

Régine Detambel

LE LONG SEJOUR

Première édition : Julliard, 1991.

© Régine Detambel

*Mon père aimait ce livre,
Mérette en fut l'actrice
et François Granat le témoin*

Vous avez tellement de choses à faire que vous ne savez pas comment faire. Il est sept heures, ou peut-être six heures et demie, mais vous ne pourriez le dire précisément parce que votre réveil, ce globe plein de traces de doigts, n'est jamais exactement dans l'attente de votre regard. Vous aviez l'habitude de le remonter, le réveil, tous les soirs avant de vous coucher. Vous regardiez l'heure à votre montre, car alors vous aviez une montre, et le réveil marchait, c'est-à-dire que vous l'entendiez marcher, chacun de ses pas justifiant un tic-tac.

Le réveil sale, posé sur votre table de chevet, est un réveil à quartz, un modèle qui n'est plus tellement neuf, qui ne fait pas de bruit, et qui s'arrête, tous les six mois. Vous ne savez pas changer la pile. D'ailleurs, vous ne savez pas qu'il marche avec une pile. Vous avez perdu le compte des énergies nouvelles.

La fille en blouse bleu et blanc porte une montre à son poignet. Il n'y a pas de chiffres à cette montre. Ne restent que les trois aiguilles qui ne vous apprennent rien.

La fille ouvre les volets. Quel jour sommes-nous ? Vous vous le demandez avec un peu d'inquiétude.

Il vous semble que c'est mercredi, mais quelque chose vous souffle que vous vous trompez. La fille qui ouvre les volets ce matin a trois enfants. Elle ne travaille pas le mercredi. Alors vous vous lancez, avec une toute petite voix. On est bien jeudi, non ? Et la fille répond que c'est mercredi. Vous l'avez confondue, vous l'avez perdue dans les autres visages ouvreurs de volets. Ils se ressemblent ces visages. Ils troublent votre quiétude. Vous réalisez aujourd'hui que nous ne reconnaissons plus personne. Mais vous êtes content, vraiment très content, parce que vous aurez de quoi alimenter la conversation avec votre voisine.

Votre voisine connaît toutes les filles qui travaillent ici. Elle les appelle par leur prénom, est capable d'épeler le sigle de leur syndicat, se rappelle leurs jours de congé, et même leurs horaires. Elle assure que c'est facile à retenir puisque toutes les filles ici font les trois huit. Mais vous ne savez pas ce que sont les trois huit. Vous pensez à huit cent quatre-vingt-huit et ce nombre ne vous dit rien qui vaille. Vous avez huit cent ans de moins que le nombre qui ne vous dit rien.

La fille a ouvert les volets. À force de s'entendre rabâcher que vous n'avez pas bien dormi, que vous avez passé une millième nuit blanche, elle ne vous le demande plus. Vous aimeriez lui annoncer que, cette fois, vous avez bien dormi. Mais elle vous interrompt aussitôt. Il a plu toute la nuit, je n'ai pas fermé l'oeil. Vous la regardez de travers. Elle ment, sans doute, puisque vous, vous n'avez pas entendu la pluie. Vous vous grattez l'oreille avec le bout de l'auriculaire.

D'ordinaire, vous entendez tout ce qui se passe à l'étage. Vous avez appris par coeur les bruits de couloir. Nous n'étiez pas cordonnier, vous n'étiez pas maquignon, pourtant vous épiez le pas de l'infirmière de nuit. Le glissement de sa semelle devant votre porte vous met en effervescence. Jamais elle n'entrebâille votre porte parce que vous êtes quelqu'un de tranquille. Vous ne jouez ni avec les comprimés roses qui servent à dormir ni avec les allumettes. Vous n'êtes pas sujet aux cauchemars. Vous n'êtes pas somnambule. Pourquoi s'inquiéterait-elle ? Vous enviez votre voisine qui crie, toutes les nuits, dans son sommeil. Vous jalousiez celui de la chambre cinq à qui l'on fait une piqûre à deux heures du matin. Vous convoitez la folie de celle qui vide ses tiroirs et les cogne contre les murs, vers trois heures. Vous désirez la douleur de cet os qui ne se soudera plus et qu'il a fallu cercler avec une bague d'acier stérile. Tout cela vous tente et vous dégoûte.

Parfois, vous aimeriez tousser pour qu'elle vous entende et qu'elle entre avec une cuillère de sirop à l'alcool. Mais vous êtes calme et seul. Ni original, ni excentrique, ni faiseur d'embarras. Voilà pourquoi l'infirmière de nuit n'ouvre jamais votre porte. Voilà pourquoi vous ne connaissez d'elle que la glissade des semelles de caoutchouc, leurs brusques élans, leurs saccades, leur exaspération, leur pas lent vers le jour.

L'été dernier, pourtant, vous l'avez appelée. Elle vous a vu debout, dans le couloir, les mains serrées sur votre canne. Mais vous n'aviez rien à lui confier. Vous n'aviez pas soif, pas envie de rendre. L'urinoir était à portée de votre main droite, le mouchoir à la tête du lit. Vous lui avez demandé l'heure. Elle a répondu, en s'en allant, qu'il était l'heure de dormir et vous n'avez pas insisté. Vous avez reconnu qu'elle avait raison mais vous ne vous êtes pas rendormi. Votre astuce avait pris. Quatre fois, la lampe de poche a fouillé sous votre porte, sans aller plus loin. Quatre fois, vous avez été très heureux. Vous n'avez jamais osé recommencer.

La fille en bleu dit qu'il est très tôt. Ce matin, il faut que tout le monde se lève tôt. C'est en prévision de la fête. On en parlait beaucoup hier, à la cantine, de la fête. La fille répète que c'est aujourd'hui et vous sentez que c'est important pour elle. Elle se persuade qu'elle vous fait plaisir alors que vous vous moquez de la fête. Cela vous fait peur. Vous n'aimez pas ce qui est bruyant. Vous craignez d'être malade, si vous mangez trop, si vous buvez. Quand vous l'avouez à la fille en bleu, elle rit et montre l'épaisseur de son index. Un doigt de champagne, ça n'a jamais

fait de mal à personne. Vous l'ennuyez. Vous la décevez. Des danseurs viendront avec des costumes et des guitares accordées. On lâchera des ballons lestés de cartes postales. Le saphir du tourne-disque achèvera de s'user. On consumera les flashes des appareils photos. Vous n'allez tout de même pas manquer la fête, cette année. L'an dernier, vous étiez alité. Vous aviez des calculs ou des coliques. Vous souffriez. Comment vous dérober aujourd'hui, puisque tout va bien ? Votre foie ne vous tourmente plus. Vous ne renoncerez pas. Vous irez à la fête. Il n'empêche que vous aimeriez faire semblant d'être malade. Vous avez été enfant. Vous avez tendu le thermomètre à la bouche d'un poêle, vous êtes resté une matinée entière à l'infirmerie, le jour du certificat. On vous a même fait respirer dans un sac en papier. Mais ici, vous ne pouvez pas faire semblant. Ici, on vous prend au sérieux, beaucoup trop au sérieux. Quand vous avez eu mal au foie, une ambulance est venue vous chercher. Ici, on ne veut pas de malades. Vous avez peur de retourner à l'hôpital et la prochaine fois que vous souffrirez, vous vous tairez le plus longtemps possible parce que vos veines ne supportent plus les cathéters, parce qu'on a dilaté vos narines avec des tuyaux, tourmenté votre sexe avec des canules. Vous vous êtes juré de ne plus jamais vous plaindre. C'est beaucoup trop dangereux.

La fille en bleu a accroché les volets. Pour cela, elle a dû se pencher et vous avez remarqué qu'elle porte sa blouse à même ses sous-vêtements. Ses mollets sont nus et tout à fait blancs. Vous la regardez posément. Dans son dos, vous êtes sûr de vous. À l'abri de son regard, vous fanfaronnez. Vous étiez un vantard. Vous aimiez les filles. Vous avez même fait la guerre avec beaucoup d'héroïsme pour qu'elles vous aiment.

Elle referme la fenêtre. Maintenant, elle enfle une paire de gants d'une transparence beige. Elle ne vous touche qu'avec des gants qui plissent sur son poignet. Elle vous serre la main. Il paraît que c'est important. On l'enseigne aux filles en bleu lorsqu'elles fréquentent encore l'école. Il faut serrer la main. N'oubliez jamais la poignée de main. Alors, docilement, vous recevez sa main, vous étreignez le gant de plastique qui écrase sur votre paume la transpiration de la nuit.

Vous vous êtes dressé sur un coude. Vous êtes très galant, très bien élevé. C'est ce que murmurent les filles entre elles. Vous ne leur avez jamais proposé d'argent pour qu'elles enlèvent leurs gants. Vous êtes maintenant couché sur le côté et la fille en bleu est obligée de se pencher sur vous. Vous aimeriez vous enfoncer dans le matelas pour lui épargner votre haleine. Vous savez la puanteur de votre bonjour, la laideur de vos lèvres trop jointes. Vous parlez sans articuler, pour éviter de trop ouvrir la bouche.

Vos pantoufles sont sous le lit, parallèles. La fille le sait, s'agenouille. Elle les pose à la gauche du lit. C'est une question de place. La

chambre est petite. Le lit est poussé contre le mur et, chaque matin, contraint et forcé, vous vous levez du pied gauche. Au début, vous l'aviez fait remarquer en riant. Mais vos plaisanteries n'ont pas varié. Quand vous avez redit quatre ou cinq fois qu'on vous obligeait à vous lever du pied gauche, quand vous avez fait remarquer que cela pouvait influencer sur votre humeur, les filles ont ri. Elles vous ont même trouvé intelligent, appelé papi, fait des clins d'oeil. C'est vrai, votre trouvaille était amusante. Vous vous êtes vite rendu compte que nous vous ne pouviez pas répéter cela tous les jours. Le sourire des filles fut d'abord amusé, puis distrait, et enfin agacé. On vous faisait taire d'une tape sur l'épaule et, pour achever de vous abuser, on enfilait d'abord la pantoufle droite. Maintenant, vous avez oublié.

La blouse bleue défait vos draps qu'elle rabat sur le pied du lit. Vous êtes un homme et portez un pyjama bordeaux dont la braguette à boutons est entièrement ouverte.

II

Vous êtes une femme et vous avez toujours froid. Vous vous endormez avec votre liseuse, vos chaussettes de laine et, parfois même, vos bas.

III

Tu n'es ni un homme ni une femme. On t'a vêtu d'une chemise qui t'arrive à mi-cuisse.

IV

Vous demandez si votre réveil est à l'heure. Il l'est, à peu de chose près. On estime que vous n'avez que faire des minutes. Vous n'avez pas de train à prendre, pas de rendez-vous. Il suffit de vous donner le nombre des heures. D'ailleurs, vous dites deux heures pour quatorze heures et trois heures moins le quart pour quatorze heures quarante-cinq . Votre langage est désuet. Vous parlez même en anciens francs.

Maintenant, vous voyez des étoiles, puis des mouches, des clous, des têtes d'épingles. Vous avez mal à la tête. Vous êtes assis au bord du lit. On vous a donné l'ordre d'attendre que vos vertiges s'estompent. C'est normal, à votre âge. Votre sang ne circule pas très bien. On vous fait boire de l'extrait de gingko, en guise d'apéritif, mais vous doutez des bienfaits de cette boisson fade. Il faut vous habituer à frissonner, les pieds dans vos pantoufles, la tête lourde.

Vous ne pouvez pas vous lever seul. Vous attendez que les gants beiges vous prennent par les aisselles, que les sabots de caoutchouc blanc viennent comme des butoirs contre vos pantoufles, que la poitrine bleue s'arc-boute et fasse balancier pour que vous soyez là, les jambes écartées, le dos voûté, debout. La fille n'a pas de temps à perdre avec vous. Vous vous sentez bien, alors appuyez-vous à la tête du lit, là, accrochez-vous, je reviens. Vous avez la tête qui tourne, alors asseyez-vous encore un peu sur le lit. C'est l'affaire de deux minutes. Le sang, la tension qui boude. Vous agrippez la tête du lit. Vous avez peur de tomber. Toujours, vous avez peur de tomber. Certes, vous n'avez pas confiance en vous. Vos jambes vous lâchent. Vous êtes si lourd parfois. Ce que vous craignez surtout, c'est d'entraîner dans votre chute la table de chevet et la poitrine bleue. Vous ne savez pas estimer l'énergie contenue dans les gants de plastique. Vous ne savez pas qu'on enseigne aux filles l'art de la chute. Que vous ne risquez rien avec elles. Lorsque vous tombez, c'est tout seul, dans le couloir. L'embout de votre canne heurte cette lame de métal devant la porte. Vous paniquez. Vous cherchez à vous rattraper à n'importe quoi. Vous griffez le papier peint. Vous vous retournez l'ongle de l'index. Mais vous ne tombez pas. Vous avez fait plusieurs petits pas très rapides pour rétablir votre équilibre. Des petits pas si rapides qu'ils vous ont échappé. Et cela vous a sauvé. Vous palpez le sol avec la pointe de votre

canne. Votre coeur bat très vite. Votre peur n'était pas justifiée. On vous l'avait dit.

La première chose que vous tendent les gants beiges, c'est votre paire de lunettes. L'une de vos paires de lunettes. Celles qui sont faites pour voir de loin. Vous avez aussi des lunettes de presbyte et des lunettes de soleil dont vous vous servez très rarement. Le soleil vous donne mal à la tête. Et il est très dangereux d'avoir mal à la tête. La dame qui habitait la chambre du fond a eu mal à la tête. Elle s'en est plainte longuement. Elle a décrit sa douleur par le menu. Elle n'aurait pas dû. L'ambulance l'a emportée.

Les différentes paires de lunettes sont difficiles à reconnaître. Les montures sont identiques. De l'acier épais et des garnitures de plastique au bout des branches. Ce plastique a jauni.

Les lunettes de soleil sont faciles à différencier des deux autres paires. Tout simplement parce que les verres sont foncés. Mais pour les autres, vous avez beaucoup de mal. Voir de près, voir de loin. Pour lire le journal, par exemple, il vous faut les lunettes pour voir de près. Mais pour aller chercher le journal qui se trouve sur la table, il faut chausser celles qui permettent de voir de loin. Et avant de chausser les lunettes, n'importe laquelle de ces paires de lunettes, il faut pouvoir faire son choix. On ne vous comprend pas. Rappelez-vous la fille qui vous avait grondé comme un enfant parce que vous aviez collé un petit morceau de sparadrap à vos lunettes de presbyte. Pour vous, c'était l'évidence. Un point de repère, un détail qui vous frappe, un gain de temps. Pour les gants beiges qui avaient rageusement défait le sparadrap, votre geste était inutile, criard, peu soigneux. Alors vous avez demandé à votre petite-nièce de vous apporter des étuis à lunettes de couleur différente. Des couleurs bien voyantes, qui trancheraient. Mais votre petite-nièce, ce jour-là, et bien que vous lui ayez téléphoné, avait raté l'autobus. Et puis vous n'y avez plus pensé.

La fille du matin vous tend les lunettes pour voir de loin. Elle ne se trompe pas, elle. Et même, même si elle se trompait, est-ce que vous pourriez dénoncer cette inattention, la rendre fautive,, lui reprocher avec amertume ce manque de soin ? Vous savez bien que non.

Elles sont tellement sales, vos lunettes. Plus aucun chiffon doux ne les fait reluire. Elles portent des traces de doigts, vos empreintes digitales puisque les filles ont des gants. Elles montrent des éraflures, des gouttes de graisse, des coulures évanescentes, une pointe de sang datant du jour où vous avez saigné du nez. On vous avait fait mettre la tête en arrière. Vos larmes étaient vraiment des larmes de sang.

Maintenant, vous vous sentez bien. Vos lunettes sont en équilibre sur votre nez. Elles ont repris leur place dans une sorte de ride qui n'est pas naturelle, qu'elles ont créée, elles-mêmes, de tout leur poids, de

tout le biseau de l'acier. Les gaines de plastique ont également creusé leur ornière au-dessus de vos oreilles qui sont décollées.

Vous faites, du regard, le tour de la chambre. La fenêtre, très brillante, avec des contours éblouissants d'aluminium, l'ombre de l'armoire dans le coin, l'ombre de la commode, le demi-jour d'une veilleuse permanente, la pénombre de la penderie, le couvert d'une étagère, le clair-obscur d'une rangée de livres dorés sur tranche, l'obscurité du lavabo, le secret du tiroir, le mystère de la télévision en panne, le contour de la fille, l'image d'un tableau, la silhouette d'une bouteille, le reflet d'un rasoir, l'apparence d'un vêtement, la chimère d'une pomme, le simulacre d'une cuillère, l'âme d'un téléphone, le double d'une facture, le fantôme d'un porte-monnaie de cuir noir. Et puis, parmi ces ombres, l'ombre de vous-même.

Vous avez fait le tour du propriétaire. Vous n'aimez pas que les choses changent de place. C'est tellement ennuyeux quand les choses prennent l'initiative de se déplacer. Au début, vous étiez tenté de croire que les filles rangeaient un peu tout n'importe comment. Vous vous êtes mis en colère. Chaque chose à sa place. Et puis, vous vous êtes demandé si les objets ne bougeaient pas d'eux-mêmes. La paire de ciseaux que vous aviez laissée là ne s'y trouve plus. Votre missel est toujours au fin fond d'un tiroir. Votre cravate, que vous pendez soigneusement à la chaise, est dans l'armoire sous une pastille de naphthaline. Qui dérange ces objets ? Qui maltraite votre ordre intérieur ? Qui, à ce point, vous manque du plus élémentaire respect ? Vous avez accusé tout le monde, à mi-voix. Quelqu'un vous a conseillé de prier saint Antoine de Padoue qui restitue les objets perdus. Mais tout cela fut vain. Votre petite-nièce s'est assise à côté de vous et vous a expliqué, longuement, que votre mémoire, sans doute, y était pour quelque chose. Que vous ne faisiez plus attention. Vous avez été très étonné, très peiné même. Vous avez toujours été un maniaque du rangement. Il faut vous faire une raison, disent les filles en bleu. Leurs gestes sont si rapides que les objets qu'elles saisissent vous semblent subtilisés par des gants de pickpocket ou de prestidigitateur. Les choses. Vous allez finir par haïr les choses. Vous leur parlez. Allez, montre-toi. Et quand vous les retrouvez, vous êtes si heureux que vous ne vous rendez pas compte de la chance qui guide votre main. Vous ne pouvez évidemment pas admettre que vous êtes chanceux. Les filles savent que c'est le hasard et, moins souvent, l'opiniâtreté qui vous rendent maître de l'objet qui inquiétait votre mémoire. Et si votre mémoire était une chose perdue ?

La fille en bleu vous a tendu votre canne. Une canne en forme de T qui n'a pas d'histoire. Pas de pommeau d'argent, pas de mécanisme meurtrier actionné par une détente, pas de pointe ferrée, pas d'initiales. Elle n'appartenait pas non plus à un membre éminent de votre famille, pas de phthisique, pas de faiblesse. Vous avez une canne toute neuve, prescrite par le médecin, délivrée par la pharmacie. Elle est apparem-

ment en bois plaqué. Le T qui constitue son pommeau est en plastique doux, noir et mat. Vous ne l'avez jamais fait tourner, ne vous en êtes jamais servi comme d'une arme. Vous dites que c'est votre troisième jambe, et la plus solide. En cela, vous avez raison. Vous la tenez de la main droite, assez aisément. Vous en avez vite pris l'habitude. Voilà un autre objet qui vous cause du souci. C'est, après vos lunettes, votre plus grand souci. C'est aussi une préoccupation de tout premier ordre pour les filles en bleu. Et là, vous riez silencieusement. Le matin, quand elle ouvre les volets, la petite blouse insouciant, elle fronce les sourcils aussitôt après. Votre canne tombe toujours dans le maigre interstice qui sépare le lit de l'armoire. Il faut être deux pour tirer l'armoire et ramasser la canne.

Vous faites vos premiers pas. Une marche à trois temps. Un la canne, deux la jambe droite, trois la jambe gauche. Puis, à nouveau un, etc. En quelque sorte, vous allez l'amble, en quelque sorte, vous dansez. Et vos promenades ne durent guère plus qu'une valse. Vous êtes le maître pondéré de jeunes chiens de chasse. Vous êtes le négrier, poussif et rassasié, au milieu de vos domestiques excités. Votre lenteur les exaspère. Leur agitation vous fatigue. Combien de mètres séparent votre lit de la table où se trouve posé le plateau du petit déjeuner ? Deux mètres cinquante. Peut-être trois. Vous ne savez pas en combien de temps vous parcourez ces deux ou trois mètres. Mais ce dont vous êtes sûr, c'est que la fille en bleu les couvre en trois enjambées et, comme si cette performance ne la contentait pas, les parcourt en sens inverse, en déviant, en tournoyant, en parlant, en s'écartant très nettement de sa trajectoire pour aller chercher un mouchoir, en chantant. Vous êtes la tortue au milieu des lièvres et cela vous amuse. Vous ne vous souvenez pas de l'enfance de votre petite-nièce. Il est vrai que vous n'alliez pas souvent rendre visite à votre soeur. Le temps vous manquait. Votre profession vous donnait beaucoup d'importance. Vous portiez un chapeau. Vous avez même perforé avec des journalistes pendant la guerre.

Quand vous vous rendiez chez votre soeur, un enfant jouait sur la terrasse. Vous participiez à ses jeux et lui en proposiez d'autres. Vous la portiez à bout de bras. Vous la lanciez en l'air pour la rattraper, presque aussitôt. Et puis quelqu'un posait devant vous un verre frais. Alors l'enfant, déçue, criait, vous appelait deux fois, dix fois, pour que vous la regardiez courir. Votre soeur, qui n'aimait aucun sport, disait que l'enfant n'était jamais fatiguée, qu'elle se dépensait inutilement. Mais votre petite-nièce avait des dispositions certaines pour l'athlétisme. À plusieurs reprises, vous vous êtes assis sur les gradins du stade pour la regarder courir. Son dossard savait passer la ligne avant les autres et cela vous remplissait de joie. Sa fatigue vous semblait payante et, même, lucrative. C'est l'impression que vous avez aujourd'hui en regardant les filles en bleu. Vous vous émervez de leur endurance. Et vous êtes toujours ravi de gagner, comme dans la fable, la chaise du petit déjeuner, même

pas essoufflé, juste un peu transpirant quand elles s'essuient le front et s'enferment dans votre cabinet de toilette pour voler un nuage à votre déodorant. Vous ne dites rien. Vous vous sentez grandi. Vous vous savez honnête et galant. Bien sûr, vous avez eu l'idée de les dénoncer à la direction. Mais ce projet vous avait simplement traversé la tête. Votre tube de crème pour les mains s'est vidé d'un coup. Votre eau de Cologne s'est évaporée. Il n'y a plus de lotion à la lavande. Par contre, votre bombe de mousse à raser n'a pas bougé de l'étagère. Combien y avait-il de savon dans votre réserve, de gants de toilette, de comprimés d'aspirine dans la pharmacie murale ?

On vous a affirmé que les filles étaient voleuses. Vous l'avez cru et, sans doute, avez-vous raison. Mais vous ne voulez pas vous exposer au ridicule. Votre partenaire aux cartes avait accusé une blouse bleue du vol de son alliance. Cela avait fait grand bruit dans la maison. Des nids de pie ont été fouillés, dans un parc voisin. La blouse bleue a pleuré, s'est défendue. Il paraît même qu'elle est partie, de rage, et a été aussitôt remplacée.

On a volé un livre d'art à une demoiselle du premier étage, trois carnets de chèques en un an, quelques pièces de dix francs, huit billets de cinquante. La direction se tait ou bien menace les pensionnaires. Vous préférez vous abstenir de toute démarche saugrenue. Votre assiette en argent, votre bulletin de loto qui était gagnant pour quatre numéros, votre chemise de soie, ils sont oubliés. D'abord parce que votre petite-nièce vous a reparlé de vos pertes de mémoire, ensuite parce que l'alliance de votre partenaire de belote a été retrouvée par le plombier, baignée dans le siphon du lavabo par une touffe de cheveux détrempés. Vous ne voulez pas être grotesque, vous avez de l'amour-propre. Ce serait vraiment trop absurde, sage comme vous l'êtes, de vous entêter pour des bagatelles.

Vous êtes assis devant votre petit déjeuner. Vous avez un peu récupéré. Votre respiration et les battements de votre cœur marquent leur rythme ordinaire. Vous ne pouvez pas croiser les jambes parce que le tiroir de la table vous gêne. Comme vous ne savez plus rester assis correctement sur la chaise trop dure, vous penchez un peu sur le côté. Une blouse bleue vous a menacé de vous attacher au pied de la table si vous gigotez encore comme cela. Restez donc assis et cessez de vous trémousser. Et puis tenez-vous droit.

Voilà le bol de café au lait. Il est empli à ras bord. Il contient presque un demi-litre de liquide. Jamais vous ne pourrez tout boire. Bien sûr, vous pouvez laisser le bol à demi plein. Mais ce que les filles en bleu n'ont pas l'air de comprendre, c'est que votre boisson n'est jamais assez sucrée. Vous avez perdu le sens du goût. Vos papilles sont épaisses. Le pain est, pour vous, aussi sec qu'une hostie beurrée. Dans l'énorme bol en Pyrex, la blouse bleue fait fondre deux sucres. C'est insuffisant. Vous rêvez d'une tasse en porcelaine comme celles que possédait votre soeur

et qui sont maintenant chez votre petite-nièce. Une tasse de café au lait avec deux sucres vous réjouirait. Il n'y a que des bols ici. Pas de tasse. Alors vous avez recours à des stratagèmes qui vous font prendre pour un vieil avare.

Du lundi au samedi, vous faites semblant de ne pas vouloir de sucre dans votre café. Mais vous gardez les sucres qui sont sur le plateau, emballés dans du papier rouge à pois noirs. Vous collectionnez ces dominos, ces cochenilles. Le samedi, vous avez donc pu constituer une réserve de douze sucres. Mais c'est un calcul théorique, parce que les filles en bleu aiment le sucre. Elles vous l'expliquent en vous disant qu'elles ont pris leur petit déjeuner ce matin à cinq heures, qu'elles se sont dépensées depuis, courir, faire des efforts, et qu'elles ont besoin maintenant, si elles ne veulent pas risquer un malaise, de prendre un peu de sucre. Vous les comprenez. Votre petite-nièce était une sportive. On lui préparait des boissons très riches, très sucrées, avant chaque course. Elle suivait un régime savamment dosé en aliments énergétiques. Comme vous êtes un peu trop fier de votre petite-nièce, vous racontez cette histoire aux filles en bleu. Pendant ce temps-là, elles mangent votre sucre, persuadées que vous les gâtez et, même, que vous avez retrouvé en elles l'affection, la force et la beauté de votre petite-nièce. Pas du tout. Vous les méprisez. Mais vous ne pouvez pas faire deux choses à la fois. Quand vous parlez, vous vous arrêtez de marcher, de penser, de manger, de voir, d'entendre. Vous ne faites même plus de gestes en parlant. Quand vous avez fini votre phrase, il ne reste que huit morceaux de sucre. Chaque jour vous vous laissez prendre au jeu innocent de ces travailleuses de force. Chaque matin, votre collection de sucre s'amenuise. Mais il en reste assez le dimanche.

Le dimanche, vous jetez quatre morceaux de sucre dans l'immense bol. Le café au lait du dimanche a un goût dont vous vous souvenez. Mais cela ne dure pas. Le dimanche est aussi le jour où l'on vous apporte une barquette de confiture à l'abricot. Dès que vous avez goûté à la confiture, le café au lait devient fade, même s'il contenait quatre sucres. Vous êtes perdu. Vraiment, vous n'avez plus de goût pour la nourriture. Alors vous repoussez votre bol et vous léchez la barquette de confiture. Le dimanche, on ne vous donne pas deux tranches de pain, comme les autres jours, mais un croissant tellement mince que vous ne pouvez pas l'ouvrir en deux pour y étaler la confiture. Vous secouez la tête. Vous vous servez de votre propre couteau, un Opinel de très bonne qualité que le produit à vaisselle a fini par émousser. Il n'y a pas de pierre à aiguiser les couteaux alors vous effritez votre croissant et le mangez par miette, en alternance avec une cuillerée de confiture (trop sucrée) et une gorgée de café (très fade). Vous n'avez plus assez de perfidie pour déjouer les traquenards que l'on vous tend, dès le matin.

Vous mangez très lentement et très salement. Vous faites des choses qui dégoûtent les filles en bleu. Par exemple, vous essayez les taches

de café sur la table avec un morceau de maladie que vous mangez ensuite. C'est écoeurant, disent-elles. Vous faites tomber votre tartine dans le bol de café au lait. Tout votre pyjama en est éclaboussé. C'est révoltant, disent-elles. Vous vous mouchez dans votre serviette qui est de la même couleur que vos mouchoirs. C'est à vomir. Heureusement qu'elles n'ont mangé qu'un sucre, vous leur donnez la nausée.

Vous sortez tout droit d'un film de Charlie Chaplin. Vous êtes l'involontaire cobaye de l'odieuse machine à faire manger. Vous êtes né dans *Les Temps modernes*. La fille vous essuie la bouche de temps en temps, sans prêter la moindre attention à ce qu'elle fait. Tout cela parce que votre poste de télévision vient d'être réparé. En vous essuyant trop largement la bouche, elle arrache vos lunettes. Vous protestez. Mais la voix d'un homme debout devant une carte de France, désignant d'une badine quatre gros soleils voilés, couvre votre voix. En essayant de replacer vos lunettes, vous faites tomber votre tartine sur votre pyjama, côté beurre. Vous baissez la tête pour la ramasser. En baissant la tête, vous trempez vos cheveux, ceux qui vous restent, une mèche devant, dans le bol de café. Vous éclaboussez l'écran de la télévision. La blouse bleue, dérangée, essuie d'un même mouvement de serviette l'écran poussiéreux et votre bouche. Vous vous détournez. Vous avez du café qui colle sous l'oreille. La fille mange un morceau de sucre devant les informations et vous n'avez toujours pas récupéré votre tartine. Elle a glissé entre vos jambes. Elle est tombée sur vos pantoufles, côté beurre. Vous ne la voyez plus. La blouse bleue vous essuie la bouche en suçant ses ongles pour les faire pousser. On vient de dire à la télévision que les ongles sont comme les plantes. Plus ils sont humectés, humidifiés, plongés dans l'eau, plus ils poussent vite. La fille est en train de penser qu'elle va laver la vaisselle de votre petit déjeuner. Cette fois, au lieu de la rincer simplement au robinet, elle la dégraissera dans une toute petite bassine où ses ongles tremperont, pour leur bien.

Elle regarde l'heure. Si elle veut tremper ses ongles quelques minutes, il faudrait que vous vous dépêchiez de terminer votre petit déjeuner. Elle vous essuie encore une fois la bouche, jette un rapide coup d'oeil sur votre table. Il n'y a plus de tartine, vous l'avez donc mangée. Le niveau du café au lait a baissé dans le bol. Vous avez donc bu plus de coutume. C'est parfait. Elle pose le bol sur un plateau et s'affaire dans votre salle de bains. Vous, vous piétinez votre tartine, écrasée, côté beurre, entre vos deux pantoufles. Vous plaquez sur votre front la mèche café au lait. Vous avez faim. Vos lèvres sont sèches à cause des coups de serviette. Et puis vous oubliez.

La fille qui fait votre vaisselle chante en laissant tremper ses ongles. Vous vous rappelez qu'aujourd'hui c'est la fête. Vous rêvez de boire à la russe, de faire éclater le bol en Pyrex contre l'émail du lavabo. Tout à l'heure, quand la fête aura commencé, vous ne serez plus le même. Vous êtes encore un homme. Vous aimez les fêtes parce qu'on y boit,

dans des verres effilés, de très petites quantités de liquides odorants. Les filles en bleu danseront. Vous aurez votre revanche. Peut-être passeront-elles tout près de vous, en valsant, et vous poserez votre main sur leurs fesses. Vous mettrez dans votre geste la même désinvolture, la même indifférence que la fille qui essuie votre bouche, sans raison. Vous vous arrangerez pour que cela passe totalement inaperçu. Comme vous n'y voyez pas bien, vous n'imaginez pas que les autres puissent voir mieux que vous. Vous êtes persuadé que vous oserez passer la main sur les fesses d'une fille. Vous vous demandez si cela vous fera de l'effet. Vous ne pensez pas à un effet visible, bien sûr. Vous pensez plutôt au goût sucré de la confiture, à l'épaississement soudain de votre salive, à l'élargissement de votre sourire. Un monsieur du deuxième étage fait ricaner de sa verdeur. On esquive facilement les gestes timides qu'il destine aux poitrines. Un jour, il est tombé en avant, persuadé qu'il était de toucher au plus chaud d'une blouse bleu et blanc. Sa tête a heurté la fenêtre. On a dû lui coudre quatre points de suture à l'arcade sourcilière et le radiographier. Cette cicatrice nue au milieu du sourcil ne l'a pas assagi. Il est bavard mais il est sourd et n'y voit presque plus. Il ne sait pas chuchoter, ce qui donnerait pourtant plus d'effet à ses propositions. Vous aimez bien le porteur de la cicatrice en accent circonflexe. Il vous a rendu un fier service. Vous tiendrez compte de la leçon.

C'était il y a longtemps, dans le salon-bibliothèque. Une fille s'occupait de lui, c'est-à-dire qu'elle roulait son fauteuil devant la baie vitrée, enclenchait les freins qui écrasent le pneu et s'en allait. Le salon-bibliothèque était désert. L'homme à la cicatrice voulait croquer la fille envolée. Face à lui se trouvait une jarre, une sorte de potiche, large et haute, peinte en bleu qui contenait des pousses hésitantes. L'homme assis s'est léché les babines. Les lèvres des vieillards ressemblent souvent à des babines parce qu'elles se retroussent sous leur propre poids. La salive perd en fluidité mais gagne en sécrétion. C'est pourquoi les commissures des lèvres sont si souvent blanches. Toujours est-il que vous passiez, appuyé sur votre canne, et que vous avez entendu parler l'homme qui écumait. Il disait des choses qui ressemblaient à certains paragraphes des livres que vous avez pris, au hasard, dans la bibliothèque. Vous ne sauriez pas répéter ces mots dans leur agencement initial. L'homme écumant les disait d'une voix forte, les déclamaient presque. Il ne pouvait pas se lever, il ne pouvait pas non plus rouler jusqu'à la jarre. Il a donc essayé de l'attirer. Vous avez compris, très lentement, qu'il s'était trompé. Mais cela ne changeait rien. Rappelez-vous qu'il avait l'air fier et heureux, qu'il a parlé longtemps. Complice, vous êtes parti silencieusement.

Depuis, vous ne prenez plus de livre à la bibliothèque. Les femmes qu'ils vous proposent sont des jarres de terre cuite, peinte, émaillée, froide, hors de portée. Vous avez appris récemment que ces livres étaient des dons offerts par des particuliers qui déménageaient, par les filles qui se débarrassaient des traces de leurs anciens amants. D'ailleurs vous n'aimez pas les livres recouverts de plastique, les auteurs numérotés, les

fichiers. Ce que vous lisez ne regarde personne. Vous ne lisez plus parce que vous êtes vexé.

En retournant dans votre chambre, vous aviez rencontré des filles en bleu. Elles se montraient une revue médicale et l'austérité de sa couverture contrastait avec leurs airs réjouis, la musique de leur fou rire. Vous avez entendu les mots sexualité et quatrième âge et encore d'autres choses et d'autres mots que vous avez trouvés tristes. Vous avez plaint celui qui bavait devant la jarre bleue. Vous l'appellez le charmeur de serpents. Votre petite-nièce a dit en riant que ce charmeur-là avait perdu sa flûte. Vous avez jugé sa plaisanterie idiote et pauvre.

V

Vous êtes une femme. On vous a dit ce matin que c'était la fête. Vous n'avez presque rien mangé au petit déjeuner. Vous voulez ménager votre estomac. Vous êtes une dame. Vous êtes une ascète. Vous dédaignez ces affamées qui se jettent sur la nourriture dans le seul but de la souiller. Vous remplissez très peu votre cuillère. Vous avez horreur de vous tacher. Vous êtes extrêmement orgueilleuse. Vous n'aimez que la propreté. Votre seule peur, c'est la cataracte. Si vous aviez, par malheur, la cataracte, alors ce ne serait plus comme aujourd'hui.

Vous êtes tellement distinguée. Vous parlez aux filles sur un ton qui les irrite. Vous ne voulez pas leur montrer vos genoux. Vous buvez votre café au lait, comme une chatte, dans une soucoupe. Il faudra aussi que vous preniez une cuillerée de sirop contre les maux d'estomac. Quand vous avez des crampes d'estomac, vous ne pouvez pas vous tenir droite et cela nuit beaucoup au prestige que l'on vous accorde. Vous êtes la dame de ces lieux. D'ailleurs les filles vous appellent madame et non mamie. Vous ne comprenez pas comment on peut tolérer ces marques prétendument affectueuses.

Vous avez à peine touché votre tartine. Parce que vous ne mangez pas de pain. Vous faites partie des privilégiées. Votre fils, médecin boulevard Victor-Hugo, vient vous voir tous les jours. La femme de ménage de votre belle-fille s'occupe de votre linge. Vos petits-enfants se chargent régulièrement de garnir votre soliflore de cristal.

Si vous ne mangez pas de pain, le matin, c'est que vous avez des paquets de gâteaux plein votre tiroir. Ce tiroir ferme à clé et vous portez la clé autour de votre cou, pendue à une chaîne en or. Vous êtes très réservée, vous pincez les lèvres par souci de paraître. Vous avez verrouillé le boîtier de la télévision et caché la télécommande à infrarouge pour éloigner les filles de votre petit appartement. Vous marchez sans canne malgré vos deux interventions chirurgicales. On parle de votre courage.

Vous savez qu'on ne vous aime pas. Vous devez toujours vous battre. Et vous avez en vous une confiance que l'on croit irréductible. Comme vous êtes réellement très forte, cela vous fait sourire. Vous brillez parce que vous possédez des bijoux. Vous ne vous plaignez pas au

personnel parce que c'est à votre fils, le médecin, que vous réservez vos quelques jérémiades. Vous êtes la plus solitaire. Vous ne vous rendez jamais au salon-bibliothèque où tout le monde dort, affalé dans des fauteuils verts de salle d'attente. Vous avez bien vu que les livres n'étaient pas bons. Ils ne vous reste donc que la salle de bridge. Mais la salle de bridge est occupée par des messieurs qui jouent à la belote. Et ces messieurs sont sourds et grossiers. Votre mari, lui, était tout le contraire. Vous en avez la preuve au-dessus de votre buffet. Coiffé d'une casquette d'aviateur, les tempes très dégagées, l'air martial et indifférent, boutons de manchette se reflétant dans un menton poli, vous ne l'avez pas vu vieillir. Il est mort à la guerre, ce qui vous donne une prééminence de plus. Heureusement qu'il est mort il y a longtemps. Vous aviez douze ans d'écart.

Vous êtes veuve de guerre. Vous portez ce titre comme un quartier de noblesse. En plus de la ridicule pension allouée par l'Etat, vous touchez vos propres rentes, très confortables, elles.

Ce qui vous assied dans votre indéniable supériorité, ce sont les sacrifices que vous avez consentis pour que votre fils unique, le fils posthume de l'aviateur, devienne médecin. Qu'il vous ausculte aujourd'hui avec gêne, au travers de votre gilet lorsqu'il écoute votre coeur, au travers de vos collants lorsqu'il examine vos chevilles qui sont tout de même un peu enflées le soir, vous ne le remarquez pas. Tout le monde vous côtoie avec gêne. Vous devez avoir un sang royal. Votre tête est altière. La couleur tient sur vos cheveux. Et votre plus grande joie, c'est que l'on vous prenne pour la directrice de la maison. Cela vous est arrivé plusieurs fois, après le passage de la coiffeuse.

Vous avez refusé les services de la coiffeuse de l'établissement et téléphoné en ville pour faire déplacer une jeune femme talentueuse, une amie de votre belle-fille. Vous aimez le luxe et vous pouvez tout acheter. Plus encore, vous savez que tout s'achète. Que faites-vous ici ? Vous auriez pu vivre seule, dans un appartement côtier. Vous auriez même pu trouver un compagnon en écrivant à une agence matrimoniale. Mais par amour pour votre fils, par amour et par humilité, vous avez laissé votre belle-fille faire le tour des maisons de retraite. Vous ne l'avez pas suivie. Simplement, vous lui demandiez régulièrement un compte rendu fidèle de ses investigations. Ici, cela s'appelle « L'Âge d'or ». Ce nom métallique vous a plu. Vous avez accepté sans voir.

Dès la première semaine de votre arrivée, vous aviez demandé la coiffeuse de l'établissement. Vous l'avez jaugée, avez surveillé chacun de ses gestes. Elle s'est servie de votre shampoing, de votre flacon de couleur, de l'eau de votre robinet. Elle a utilisé, pour vous sécher les cheveux, l'électricité de votre chambre. Vous êtes une femme d'affaires, d'argent. Vous avez flairé l'entourloupe. Vous vous êtes sentie rajeunir. Vous aimez la bagarre et les discussions. Alors, jour après jour, vous avez

pris des renseignements sur cette coiffeuse. Vous avez fait parler les femmes. Vous avez même entrebâillé des portes en entendant le bruit du séchoir. Bref, vous avez mené votre enquête. Quand vous avez eu tous les éléments en main, vous vous êtes présentée à la direction et vous avez dénoncé la coiffeuse. Vos arguments étaient les suivants : le tarif demandé, environ cent soixante francs pour une simple mise en plis aussitôt défaite, est exorbitant. Les vieilles femmes n'ont plus de cheveux ou presque. Les bigoudis sont d'un diamètre ridicule et la mèche qui les entoure tellement ténue. Le shampoing utilisé est celui des résidents. L'eau, l'électricité. Mais votre argument le plus frappant, ce qui vous a vraiment mise hors de vous, c'est le sèche-cheveux. Un appareil datant des années cinquante et qui n'est même pas réglable. Ces pauvres femmes, les oreilles cuites, les épaules rougies comme au soleil intense. Les maigres cheveux grillés. C'était plus que vous ne pouviez en supporter. La directrice vous a patiemment écoutée, vous a promis d'exercer une surveillance des plus rigoureuses. Vous êtes sortie du bureau en vainqueur. Mais, au bout du compte, votre démarche n'a rien changé. Vous avez déposé les armes, pris une autre coiffeuse. Vos grands élans, votre sens, votre goût de la justice, vous les avez remisés. Vous ne plaignez plus personne. Et, même, vous vous êtes fait des ennemis. Sur votre dossier, on a écrit en rouge que vous êtes curieuse et arrogante.

Vous mangez, madame, vos galettes bretonnes. Une fille en bleu s'ennuie près de vous. Elle danse d'un pied sur l'autre. Vous ne lui proposez pas de s'asseoir. Vous ne lui offrez pas le moindre sucre. Vos sujets de conversation ne sont pas les siens. D'ailleurs, elle évite de vous faire parler. Cela lui fait gagner du temps. Elle attend donc impatiemment que vous lui tendiez votre soucoupe de café au lait. Elle lorgne l'écran noir de la télévision. Vous ne laissez traîner aucun magazine. Si vous saviez comme votre chambre est ennuyeuse pour les filles en bleu. Comme elles vous haïssent. Ouvrir vos volets, c'est pour elles une punition. Chez vous, on envoie les bizuts. Chez vous, une infirmière fait passer l'examen aux jeunes filles en bleu. Celles qui vous appellent mamie sont recalées d'office. Par chance, vous passez au moins un mois par an dans la chaude maison de campagne que vous possédez dans le Tarn. Vous n'avez peur ni des vipères ni des araignées.

Vous en avez terminé avec votre petit déjeuner. Vos galettes sont sous clé. Vous exigez que l'on nettoie la table, avec un produit dégraissant s'il vous plaît. Vous avez horreur des éponges sales.

La fille en bleu vous reparle des festivités prévues pour cet après-midi. Vous serez prête à l'heure dite. Faut-il se déguiser ? Comment se maquiller de manière originale mais pas trop voyante ? Vous dites, enjouée, que cela vous occupera.

Vous vous ennuyez tellement ici. Vous tendez votre soucoupe et votre petite cuillère. La fille sort en claquant la porte. Vous la rappelez

aussitôt. Le lit, vous ne faites pas mon lit ? Votre lit est très difficile à arranger. Une couette écrasante à secouer par la fenêtre. Un jour, la couette est tombée du quatrième étage où se trouve votre chambre. Vos plumes d'oie ont été trempées de rosée. Vous avez immédiatement téléphoné à votre fils. Mais votre bien-aimé fils est une chiffre molle qui n'a pas, à votre avis, suffisamment protesté. Votre couette est aujourd'hui tachée mais, grâce à la housse réversible, cela ne se voit pas.

Vous congédiez la fille en bleu d'un geste qui vous donne à peine mal à l'épaule.

VI

Tu n'es ni un homme ni une femme. On t'a laissé au lit. Tu ne vas jamais bien et on ne sait ce que tu as. On t'apporte le petit déjeuner. On t'assied sur trois oreillers pour que tu te redresses. Tu ne bois qu'avec une paille. Tes draps sont souillés. On te menace sans cesse de l'hôpital parce que tu fais exprès d'avaler de travers.

Ta chambre est très gaie, pleine de tableaux, de bibelots. Sais-tu que tu es le grenier de la maison ? Non, bien sûr. Tu prends chaque objet pour un cadeau. Tes murs forment galerie. Les filles en bleu y punaient les tracts de leurs syndicats. Elles entreposent leurs balais dans ta salle de bains, leurs serpillières dans ton lavabo. Dans la cuvette des toilettes, elles entassent leurs mégots et ne tirent pas la chasse.

Si tu avais le courage de rêver, tu pourrais te créer une famille avec toutes les photographies qui sont rassemblées là. Les enfants morts des pensionnaires morts, les soeurs oubliées, les joueurs de tennis, les affiches annonçant un concert donné il y a six ans, en Espagne.

Tu bénéficies même d'une garde-robe spectaculaire. Non seulement ta chambre est encombrée d'armoires dont les résidents se débarrassent, mais il s'agit d'armoires pleines. Tu n'aurais pas assez du reste de ta vie pour en faire l'inventaire. Tu es un monstre gardien de trésors.

La directrice s'émeut de ta condition. Elle affirme même que tu es grabataire, ce qui est totalement faux. Si quelqu'un t'avait aidé à te lever, tu aurais réappris à marcher. Mais, comme on le dit joliment, tu n'as plus toute ta tête. Pourquoi dis-tu n'importe quoi ? Personne n'a de respect pour toi puisque tu ne réponds ni au bonjour ni au comment-ça-va ? Tu sais que ça ne pourra pas durer. Par chance, tu as pour la maison une valeur symbolique. Tu es le premier pensionnaire, arrivé il y a vingt-trois ans dans de magnifiques locaux neufs. Et en plus, tu es le doyen. Quand des familles ennuyées s'interrogent, temporisent, parlementent, craignent de se défaire d'un parent trop à la légère, alors on te cite en exemple sans te montrer.

Tu es essentiel, irremplaçable. Ton âge, tout à fait fabuleux, est un indéniable atout pour tes hôtes. Tu n'as aucun souci à te faire, tu es vraiment trop précieux. Tu fais gagner beaucoup d'argent à la maison. Tu

es pittoresque. Tu as tout d'une image d'Epinal. Tu es celui qui, abandonné des siens, a trouvé ici un foyer, un cocon. Tu es le chouchou des assistantes sociales. Pourtant l'équipe de nettoyage ne t'aime pas beaucoup. Il paraît que les cafards qui envahissent régulièrement « L'Âge d'or » se multiplient chez toi. Mais la direction sait peser le pour et le contre. Tu as quatre-vingt-dixsept ans et demi. Tu es le dernier espoir pour la maison de posséder bientôt un centenaire. Ce jour-là, on t'exhibera, on te promènera, tu ne sauras plus où donner de la tête. En attendant, le personnel reste prudent. Il y a déjà eu trop d'espoirs déçus. Et cet homme de quatre-vingt-dix-neuf ans, mort trois semaines avant son anniversaire de gloire, te le rappelles-tu, pèse comme une malédiction sur la résidence. Sois donc patient.

VII

Vous ne savez plus laver les trois quarts de votre corps. Cela ne vous étonne pas. C'est votre main qui guide le gant. Mais votre épaule est raide. Et comme c'est votre épaule qui guide votre main, vous n'allez pas très loin. Votre nuque vous est interdite, votre dos.

Vous vous lavez toujours la figure avant de vous raser. C'est une drôle de manie. Vous abîmez vos gants de toilette. Le bleu de votre barbe se prend dans les bouclettes d'éponge. Vous mettez un temps fou à vous laver le visage.

Vous voyez bien votre figure. La glace n'est pas cassée, ni même fêlée. D'ailleurs, iriez-vous au bout des sept ans de malheur ? Donc, votre miroir est en parfait état. Vous préféreriez que ce soit l'inverse. Que ce soit le miroir qui porte des taches de vieillesse et des boutons qui ne disparaissent jamais, bien que votre petite-nièce les badigeonne d'Eau Précieuse, bien que les filles en bleu les traitent par le mépris. On en voit pourtant de ces miroirs, jaunes, ternes, dans les vieilles maisons riches. Mais c'est votre peau qui est jaune et mate. Est-ce que cela vous inquiète vraiment ? Est-ce que votre double vous fascine, vous angoisse, vous force à baisser les yeux ? Vous secouez la tête. Ça n'a aucune importance. Sauf quelquefois, comme ce matin, jour de fête.

Il y a, contre la vitre de la bibliothèque, une photographie de vous et de votre femme. Vous avez la quarantaine. La somme de vos deux âges est à peu près égale au nombre de bougies piquées le mois dernier sur votre gâteau d'anniversaire. C'était la première fois que votre femme ne vous embrassait pas pour votre anniversaire. La première fois que le gâteau n'était pas fait maison. Vous ne supportez que les mokas. On a vous a offert un mille-feuilles. Votre femme en aurait été outrée. La crème était farineuse, la pâte trop salée. Votre femme sourit en regardant l'objectif. Vous avez d'elle une autre photographie, beaucoup plus ancienne, datant de l'époque où l'on posait de profil, une main sur l'oreille.

Vous avez une main sur l'oreille. Vous frictionnez le lobe, la conque, l'ensemble du pavillon. Puis vous prenez un coton-tige. Vous n'allez pas trop profond. C'est dangereux pour les tympanes. Ne coupez pas vous-

même les poils de vos oreilles, a dit la fille en bleu, vous allez vous crever un œil. Elle vous confisque les ciseaux.

Vous ne pouvez plus rien faire vous-même. Vous vous laissez faire. L'expression de votre visage est tellement tendue, crispée, que la fille en bleu croit qu'elle vous fait mal. Vous êtes trop lent, voilà pourquoi elle ne vous laisse pas vous laver tout seul. Elle manque à tous ses devoirs. En vous aidant, elle vous perd. Vous ne saurez bientôt plus distinguer les différentes parties de votre corps, votre pied droit de votre pied gauche, votre dos de vos côtes. Bientôt vous ne saurez plus reconstituer le puzzle à savonner.

Vous laissez tomber le gant. La fille l'enfile par-dessus son propre gant de plastique. Vous trouvez qu'elle exagère. Celle-ci n'a pas dû regarder l'émission de télévision qui vantait tout à l'heure les mérites de l'eau pour les ongles à pousser.

Il ne vous reste qu'une mèche de cheveux. Une petite boucle qui vient de votre tempe droite et repose sur votre front. Tout le reste est nu, ou presque. Disons qu'un léger duvet, comme la lèvre d'un adolescent, donne à votre crâne une couleur un peu rousse. C'est très commode pour les filles en bleu. Elles n'ont pas à se munir de la bassine, à diluer le shampooing, prendre la serviette, la brosse à démêler et le peigne à faire des raies. Rien de tout cela. Vous êtes d'ailleurs le pensionnaire le plus propre de l'établissement. Vos cheveux sont lavés tous les jours, du même geste qui passe sur votre cou et vos épaules. Quant à la mèche, elle est mouillée avec le gant, savonnée et puis séchée, tordue dans une serviette comme certaines pièces de linge délicat qu'on ne peut essorer à la machine.

Votre veste de pyjama est posée sur le dossier de la chaise. On vous fait asseoir pour vous laver, asseoir les fesses nues sur la chaise froide. Votre pantalon de pyjama est jeté au pied du lit. Assis, tout nu, votre ventre fait des plis. Votre thorax étouffe votre nombril. Vous avez beaucoup plus de poils sur le thorax que sur la tête. Le gant rapide les nettoie en quelques cercles concentriques. S'il n'y avait que cela.

Chez vous, il y a quelques années, deux gants séchaient sur le bord de la baignoire. Le premier, le plus moelleux, était réservé aux ablutions des parties nobles de votre corps. Le visage, le cou, les aisselles, le torse. À partir de la ceinture, vous usiez d'un autre gant, plus fin, destiné, lui, à passer entre vos cuisses, sous la plante de vos pieds, autour de vos genoux. Ici, cette hiérarchie n'est pas respectée. Le même gant est promis à tous les usages.

Au début, on vous laissait laver vous-même votre sexe. Même, la fille en bleu fermait la porte de la salle de bains et mangeait votre sucre en feuilletant vos magazines. Et puis, par suite de compression de personnel, les filles n'ont plus eu assez de temps. Vous êtes extrêmement malheureux. Vous plaignez leurs amants. Les serviettes sont si rêches. Les plis de l'aine, ce n'est pas possible autrement, ont dû se creuser terri-

blement. La fille y engouffre presque le tranchant de la main et la surépaisseur des deux gants. Maintenant debout, et tournez-vous. Le gant décolle vos fesses l'une de l'autre. Ensuite, vous vous rasseyez pour tendre vos pieds. Vous n'êtes plus chatouilleux. Vous résistez. Le code d'hygiène est très strict passé un certain âge et vous le remarquez tous les jours. Sauf ce matin, jour de fête, donc d'activités débordantes pour les filles en bleu. Ce matin, la serviette ne s'est pas infiltrée entre vos doigts de pieds. Ce matin, la serviette n'a pas le temps et vous aurez les pieds mouillés toute la matinée dans vos chaussettes trop chaudes.

La fille bleue ouvre votre armoire. Il y a deux chemises, deux gilets, deux pantalons, des paires de chaussettes, un foulard, un chapeau et une casquette, des slips de taille différente, des tee-shirts de flanelle dont l'un est troué sous le bras, une paire de bretelles noires, des chaussures d'hiver à lacets et des sandales. Votre penderie est impeccablement rangée, la tringle n'est pas surchargée, ne plie pas, quatre cintres en fil de fer suffisent largement. On pourrait croire que tout est simple pour la fille en bleu. Mais vous souhaitez chaque jour changer de tenue. Vos goûts vont souvent à l'encontre de la logique de la maison. La chemise que vous désirez tourne dans la machine à laver qu'alimentent sans cesse deux blanchisseuses, le pantalon dont vous voulez vous débarrasser ne sera pas remplacé avant demain, les gilets sont sales tous les deux. Va aurez, pour la fête, vos vêtements d'hier. Vous garderez vos taches.

Pourquoi votre petite-nièce ne s'occupe-t-elle pas de vos vêtements ? Vous vous posez souvent cette question. Ce n'est pas, comme vous le pensez, parce qu'elle a renoncé à vous aimer. Sa démarche est beaucoup plus complexe et il est même probable que les raisons de son refus lui échappent, pour une part.

Au début, elle avait pris soin de votre linge. Au début, elle venait vous voir tous les jours. Il faut dire qu'à l'époque son mari n'avait pas encore été opéré de ce rein qui le faisait souffrir depuis longtemps et travaillait pour nourrir sa famille. Maintenant qu'il est en convalescence dans une station thermale, votre petite-nièce travaille. Elle ne sait pas conduire et prend l'autobus pour venir vous rendre visite. Dans l'autobus, elle posait votre sac de linge sale entre ses genoux. Sachant ce que contenait le sac, elle avait peut-être créé, tout spécialement pour son nez, d'affreuses hallucinations. Votre linge puait. Elle ne vous l'a jamais dit mais elle lavait séparément vos vêtements. Votre petite-nièce a quarante-trois ans. Vos vêtements ne sont pas anonymes. Elle aussi se souvient du stade et de vos pantalons de tweed. Elle a connu votre maîtresse, grande et brune, qui vendait des disques par correspondance. Elle a gardé votre uniforme de l'armée, un poème que sa grand-tante lui avait dédié. Vous avez été étonnant de tendresse, de fermeté et d'élégance. Elle pense vous faire injure, elle sait se faire mal en vous regardant vous lever prudemment, tâtonner pour trouver votre canne, baver en dormant sur vos cols rances.

Vous n'aviez pas remarqué qu'elle se lève très vite, à peine arrivée. Vous ne trouvez pas étrange qu'il n'y ait, dans cette grande ville, que deux autobus. Celui qui la dépose à dix-huit heures précises aux portes de « L'Âge d'or », celui qui la ramène à dix-huit heures vingt-cinq et la dépose près de la pharmacie. Elle doit marcher ensuite près de dix minutes pour rentrer chez elle. Le bus de sept heures l'amènerait devant sa porte mais passer une heure avec vous semble au-dessus de ses forces. Vous ne critiquez pas le fait qu'elle parte bien en avance. Remarquez pourtant qu'elle vous embrasse vers dix-huit heures quinze, prend son sac à main à dix-huit heures seize et referme doucement la porte derrière elle à dix-huit heures vingt. Il est vrai que l'infidélité de votre réveil ne vous autorise pas semblable précision.

Vous avez maladroitement boutonné votre chemise, placé le premier bouton dans la boutonnière numéro 2, le deuxième bouton dans la boutonnière numéro 4, etc. Vous ne vous en étiez pas aperçu, aviez rentré les pans de la chemise dans votre pantalon. La ceinture était bouclée, les bretelles avaient l'élasticité souhaitée. Mais la fille bleue s'est fâchée. Il vous a fallu tout recommencer. Défaire les bretelles, la ceinture, ouvrir le pantalon, déboutonner la chemise, la reboutonner correctement. Vous maudissez la fête.

On ne vous a pas dit s'il faisait chaud dehors. Bien que vous ne sortiez jamais, c'est une question qui vous préoccupe. En fait, c'est une question de vie ou de mort. À votre âge, on n'a pas peur des mots. Dans le couloir où vous faites, tous les matins, une petite promenade, les filles bleues ouvrent les fenêtres pour créer des courants d'air. Vous ne le sentez pas, vous, mais vingt-six dormeurs, vingt-six chambres confinées toute une nuit épaississent l'air. Et en ce qui concerne la pureté de l'air, les filles sont intraitables. Ces fenêtres resteront ouvertes. Vous déambulez comme un marquis, en canne et en chapeau. Votre cou est ceint d'un foulard. Vous traversez le couloir comme un hiver. C'est pendant la demi-saison que les courants d'air sont le plus meurtriers. Vous avez l'impression que le vent est doux, vous voulez goûter au premier et au dernier soleil, le seul qui ne vous fasse pas saigner du nez. Le lendemain, la fièvre vous a couché. Vous n'êtes qu'un homme. Vous fuyez les porteurs de mouchoirs et les suceuses de pastilles. Vous repérez du premier coup d'oeil un nez grotesquement rouge. Et l'hiver, bien que vous soyez vacciné contre la grippe, vous fuyez les fenêtres pestiférées, les recoins contagieux, les gouttes de mucus fluide que l'on voit briller sur le sol, les voix temporairement éraillées, les coussins infects où, pour rien au monde, vous ne poseriez le coude. C'est en hiver qu'à « L'Âge d'or » les amitiés se défont. C'est au premier froid que l'on abandonne un ami. C'est au premier éternuement que l'on se soupçonne. C'est à la première toux un peu grasses que les joueurs de belote déclarent forfait et paient leur dû sans réclamer une revanche. Alors les filles en bleu dont vous exigez presque le bras, vous les écarterez de votre visage. Vous imaginez sur

leur blouse, vous vous représentez sur leurs gants, en pleine lumière, les cils, les noyaux des amibes qui s'entremêlent et qui ont vingt bras, les bactéries chargées de purulence et qui ondulent pesamment, qui se pressent vers votre gorge, qui voudraient monter à l'assaut de votre pauvre forteresse. Larves grouillantes, embryons vagues, elles font des essais incessants et successifs de mort qui s'ébauchent parfois et avortent dans la fièvre du corps qui se défend, sous l'arme d'un antibiotique.

Les cartes de la belote, celui qui est mort les a-t-il touchées ? Et les livres de la bibliothèque ? L'hiver, « L'Âge d'or » perd une dizaine de pensionnaires. C'est une saison calme pour les filles.

Vous hibernez dans votre chambre sous des monceaux de couvertures pour rêver de chaleur.

VIII

Quand vous avez écrit, pour la première fois, à l'une de vos amies parisiennes, votre lettre ressemblait à celle de l'enfant des colonies de vacances, du conscrit, de l'interne du collège. Vous n'aviez d'yeux que pour votre jeune appartement. Et pourtant, les meubles, vous les aviez fait venir de chez vous, de ce qui fut chez vous. C'est leur nouvel agencement qui vous a causé tant de joie. C'est l'intérêt de tel ou tel emplacement, le jeu de tels volumes qui vous ont fait tant plaisir. D'ordinaire, à votre âge, on ne reconstruit pas. On se contente. On est comme une aveugle. On dit que sa maison, on la connaît comme sa poche, on prétend que, dans cette pièce, on trouverait le vase bleu les yeux fermés. Mais vous ne faites pas votre âge. Alors, vous appelez la nouveauté à votre secours. Vous vous dépaysez par coquetterie.

Deux pièces ont été mises à votre disposition. En règle générale, seuls les couples possèdent un tel domaine. Vous avez dit en riant que vous preniez de la place pour deux. Vous avez également payé pour deux.

Vous occupez le premier appartement à gauche de l'ascenseur. Vous n'avez donc aucune raison de parcourir des dizaines de mètres de couloir pour vous rendre au restaurant (vous ne dites pas la cantine) ou à la salle de bridge. Au fait, comment s'appelle cette femme qui vous a fait remarquer que l'emplacement de votre appartement, si près de l'ascenseur, n'était justifié par aucune impotence ? N'est-ce pas à cause de vous, madame, qu'un prisonnier de guerre, médaillé, portant encore la tonsure de l'armée, ajuste deux béquilles sous ses aisselles et gagne l'ascenseur à la force des bras ? Vous l'exposez aux courants d'air, aux courbatures, vous centuplez les risques de chute qu'il encourt à chacun de ses équipées. Vous ne vous êtes jamais inquiétée de la longueur de ce couloir que vous empruntez seulement pour aller rendre visite à vos quelques amies.

Les filles disent que le couloir mesure en cinquante-trois mètres de long. Vos compagnons l'estiment en pas. Pour les hommes qui furent grands, il faut compter deux cents pas pour en venir à bout. Pour les femmes qui étaient délicates et posées, sa longueur se chiffre à plus de cinq cents pas. Mais ce n'est pas votre souci. Vous ne calculez pas vos

foulées. Vous n'appuyez pas même un doigt sur la main courante métallique et froide que les filles nettoient continuellement à l'alcool à brûler.

Vous avez pris possession de votre appartement comme si vous l'aviez vous-même choisi. Du balcon, on voit le parc de l'établissement, gazonné, fleuri, mouillé d'une fontaine, peuplé de chats qui se reproduisent sans cesse. On voit également deux montagnes qui se font face. À vos pieds, des immeubles de hauteur variée. Une grue orange qui tourne.

Vous vous ennuyez. Les filles savent pourtant que vous attachez une grande importance à la ponctualité. Vous leur avez assez dit : mesdemoiselles, la ponctualité est la politesse des rois. Votre douche quotidienne est prévue pour dix heures. Il est dix heures trois minutes et personne encore n'est venu vous chercher. Votre chambre ne dispose que d'un modeste lavabo. Il n'y a pas de bidet. Vous préférez la douche et vous payez un supplément pour ce caprice. Vous attendez. Vous n'aimez pas traîner en robe de chambre. C'est négligé. Vous avez l'air d'une convalescente.

Elles sont deux. Les filles vont souvent par deux. Elles aussi connaissent la longueur des couloirs. Leurs pieds sont rouges dans leurs sandales silencieuses. Elles aussi s'ennuient. Alors elle deviennent amies et des couples se forment. Leurs voix vous réveillent parfois le matin, leurs voix résonnant dans le couloir annoncent une naissance chez Bernard, un baccalauréat manqué, un mariage houleux, l'arrivée d'un nouveau catalogue printemps-été. Vous tendez l'oreille. Il est question maintenant d'une haie à tailler, d'un déménagement, d'une couleuvre morte trouvée dans le jardin (quelle peur j'ai eue !), d'une sauce qui contenait des grumeaux, de chuchotements angoissés, de confidences assorties. Qu'est-ce que tu en penses, est-ce que tu ne crois pas qu'il faudrait, pourquoi a-t-il, a-t-elle fait ça, tu me comprends, écoute-moi, j'ai oublié de payer (rires), ma soeur, ma belle-soeur est enceinte, il ou elle m'a appelée ce matin, quand je pleure j'ai les yeux gonflés, tu ne remarques rien, et toi, tes vacances. Puis elles entrent et leurs secrets vous échappent. Vous voyez bien qu'elles sont inquiètes, parfois. Elles mènent deux vies de front. L'une, en blouse bleue, qui leur commande d'ouvrir vos volets le matin, de courir dans l'escalier quand l'ascenseur se fait prier, de faire votre lit en se baissant. De l'autre vie, vous ne connaissez que les pantalons clairs, les décolletés joyeux, les jeans rapiécés pour faire joli, les cheveux qu'elles détachent sitôt la blouse posée.

La douche se trouve au troisième étage. Vous prenez l'ascenseur. Les filles vous précèdent. La pièce est entièrement carrelée. On la nettoie au jet et à l'eau de Javel comme une piscine en automne.

Vous entrez.

Vous enlevez votre robe de chambre, vos mules brodées, votre chemise de nuit.

Vous posez vos chaussons de laine sur le dos d'une chaise.

Vous accrochez votre corset à une patère et, dessus, vous posez votre culotte.

Vous êtes nue.

Votre voix s'est altérée. Vous ne vous regardez pas. Vous entrez, baigneuse craintive, dans la cabine de douche. Vous ne vous exposez pas directement à la pomme tiède. Vous mouillez d'abord consciencieusement votre nuque, vos avant-bras, vos mains que vous passez sur votre visage. Vous êtes maintenant juste sous l'orage. Vous êtes une idole détrempée devant les filles fécondes. Vous vous savonnez avec l'espoir que la mousse retiendra votre peau, guérira ces petits tourments urticants qui vous démangent, dans le dos. Vous rincez ce corps tapi sous la mousse et l'offrez aux serviettes des filles. En lançant votre corset, elles vous font compliment de votre minceur. Vous gardez le silence jusqu'à ce que vous soyez entièrement rhabillée, puis, sans transition, vous donnez des ordres écrasants.

C'est la fête. Vous aimeriez que les filles vous conseillent dans le choix de vos vêtements. Pour une fois, vous ne vous habillerez pas seule. Votre penderie est bondée d'ensembles de toutes sortes : tailleurs, sahariennes, jupes et cardigans assortis, pantalons à taille élastique supportant un blazer. Vous avez même des robes de gala. Cette armoire est une vraie tentation. Pour un peu, vous offririez, par orgueil bien sûr, l'une de vos robes. Mais vous vous faites violence.

Pour la fête, que me conseillez-vous ?

Les mains beiges, soudain dégantées, sont des enfants qui se cachent dans l'armoire. De l'enchevêtrement des cintres remontent des trésors formidables. Rien de commun avec les pauvres placards garnis de robes à boutons. Tout cela respire, tout cela palpite, tout cela porte encore une forme sensible. Pe les filles, voilà de l'argent et du goût. Pour vous, madame, une occasion de réveiller votre mémoire. Vous parlez, vous qui pinciez les lèvres. Insensiblement, l'oeil appuyé sur les tissus, vous reconstruisez des fêtes infinies et confuses.

Vous vous réfugiez dans un foulard.

Vous pleurez sur l'épaule de votre robe de deuil.

Vous frémissez dans la doublure d'une jupe de laine émeraude.

Vous faites une promenade dans la boucle d'un escarpin.

Vous priez devant des gants blancs.

Vous vous déroulez dans une ceinture de daim.

Vous vous faites toute petite dans une poche poitrine.

Pendant que vous mettez la dernière main à la restauration de votre histoire, les filles étalent sur le lit une jupe fleurie, très gaie, un gilet rouge en pure laine d'agneau, une écharpe de soie blanche. Vous choisirez vous-même les chaussures et la broche à épingle au revers du gilet.

Vous êtes seule. Vous vous habillez tranquillement. Vous avez pris soin de fermer à clé la porte de votre chambre. Vous masquez le trou de la serrure avec une serviette suspendue à la clenche. Vous prenez votre Bible parmi quelques ouvrages.

C'est dans ce livre en trompe-l'oeil que vous recouvrez vos forces.
Dans ce faux livre en bois, vrai coffret à bijoux, garni et clinquant, vous
allez puiser de quoi affronter la fête.

IX

Tu te retournes dans ton lit. Tes jambes te font mal. Tu entends crisser les pneus du fauteuil qui vient te chercher. Elles sont trois pour te porter. L'une soutient tes épaules, l'autre s'est postée à hauteur de ta taille, la troisième t'agrippe les chevilles. Un, deux, trois, hop. Tu es douloureusement assis. On t'a plié en deux. Comme on prend bien soin de toi, on passe autour de ton ventre une sangle noire qui te ligote au fauteuil. Tu ne risques pas de tomber. Ta figure est horrible quand tu souffres. Ton langage confus. Tu consens. Tu n'exiges rien. Tu es de ceux dont on dit, en se composant un visage, qu'il doit être heureux puisqu'il ne se rend plus compte de rien.

Ta bouche s'ouvre, poisson qui souffle. Brut, on t'a tiré des draps. On a utilisé les prises les plus solides de ton corps pour ce rapt quotidien. Maintenant, tu roules. Le paysage défile. Tu n'en vois que les bas-côtés. La plinthe du couloir, tu la connais. Le pan de mur démesuré qui mène à la baignoire, tu en as l'habitude. Tu ne sais plus garder la tête haute. Tu l'inclines sans cesse. Le poids de ton menton laisse une marque rouge sur ton sternum. Alors tes yeux ne t'autorisent qu'à croiser des orteils multiples, des serpillières, des seaux croupis, des tuyaux de radiateur, tout ce qui rampe, tout ce qui est fil, tout ce qui est secret, tout ce qui est mis à la terre. Ton génie, c'est ton indifférence tellement naturelle, ton expression obscure et trouble, anonyme et profonde. Tu as tellement mûri que tu es mêlé à toute chose. Il y a un peu de toi dans tout ce qui rampe et qui va à la terre. Tu ignores même ton apparence.

Tu roules, tu migres, tu te laisses pousser. La baignoire où l'on te conduit est déjà remplie. Tu ne sauras jamais si cet océan est vraiment pur ou s'il contient cette forme de plancton, mousse de savon sale et déposée sur les parois. On te baigne peut-être à chaque fois dans le même fleuve.

Tu es bien. Tu es entouré d'une enceinte dont tu ne peux sortir. Tu es un géant dans une Méditerranée d'huile.

Une fille remue un peu l'eau pour drainer des courants qui te distrairaient. Mais tu es impassible et mou. Un chiffon, tendu sous ta mâchoire, diffère ta noyade. L'eau tiède console beaucoup de tes maux. Les trois filles t'entourent, assises sur le bord de la baignoire, la blouse rele-

vée. La directrice et le surveillant ne fréquentent jamais cet endroit. C'est le domaine des filles et des plombiers. Il paraît même qu'un enfant a été conçu ici. Devant tes yeux peut-être, pendant que tu frappais l'eau de tes mains pour essayer de te redresser, témoin inintelligible.

Il va être dix heures et demie. De dix heures et demie à onze heures, les filles marquent une pause cigarette. Un, deux, trois, hop. On t'enveloppe dans une serviette. On t'assied sur ton fauteuil. On t'essuie énergiquement. Une nouvelle chemise, blanche, t'arrive à mi-cuisse. On jette un plaid sur tes genoux et tu reconnais les plinthes et les fils électriques, les pieds aux ongles mal soignés, les seaux vides. Les portes sont étroites. Les filles te disent à chaque fois de rentrer les coudes pour ne pas les heurter au chambranle. Tu as un hématome qui n'en finit pas de jaunir. Cette fois-là, tu n'avais pas rangé à temps les bras le long de ton corps.

Un, deux, trois, hop. C'est l'heure de la pause. Tu as perdu. On t'a maintenu dix secondes au moins les épaules contre le matelas. Tu es à nouveau couché. On a mis tes volets en clé. Les paquets de cigarettes sortent des poches, un paquet de tabac doux, du papier gommé, un briquet jetable, des chewing-gums sans sucre, des tampons hygiéniques, des bâtons de rouge à lèvres.

À onze heures, les filles te laissent. Tu ne sais pas ce que tu fais dans cette tabagie. Tu es fatigué d'être propre. Tu as raison, les bains fatiguent. Tu laisses retomber la main que tu avais gardée levée comme si tu voulais prendre la parole dans un débat confus. Personne n'entendra ce que tu as à dire. Tu dois continuer à accumuler, dans ton épouvantable solitude, tes désirs qui ne sont plus que des intuitions inexprimées, des fièvres mal éteintes par l'eau du robinet.

Tu en as assez de regarder les images punaisées à ton mur.
Tu te rues dans le sommeil.

X

Vous vous promenez dans le couloir. Vous faites les cent pas devant la boîte aux lettres. La clé s'incrute dans votre paume parce que vous la tenez serrée entre la canne et la main droite.

Vous savez que les filles en bleu sont munies d'un passe-partout, aussi ne fermez-vous pas votre chambre à clé. Vous espérez déjouer les tentations et conforter les filles dans la certitude que vous ne possédez rien de précieux. Vos sucres exceptés.

Mais, pour la boîte aux lettres, c'est bien différent. Personne n'a le double de cette minuscule clé. Personne ne songe à vous disputer votre courrier.

C'est la standardiste, une femme étonnamment rousse, qui distribue le courrier, chaque matin. Vous la suivez dans le couloir, chargée, deux lourds sacs de jute pendus aux épaules. C'est le meilleur moment, celui où vous imaginez que l'un des sacs contient d'émouvants messages qui vous sont destinés.

Vous essayez d'estimer le nombre de lettres contenues dans les sacs. Vous divisez ce nombre par le nombre de pensionnaires, vous rêvez, en calculateur, qu'il y aura au moins deux lettres pour vous.

Les remboursements de vos frais médicaux, le bordereau attestant le versement de votre pension, les relevés de compte bancaire ne sont pas des lettres, mais des courriers administratifs, des circulaires qui ne vous font ni chaud ni froid, des plis bons à froisser. Pour vous, une lettre est forcément intime. Elle est écrite à la main. Votre adresse est également manuscrite. Elle porte un timbre gommé, pas un tampon brouillé, signe d'envoi en nombre.

Vous attendez une lettre, une vraie, depuis plus de trois ans. Les vœux de longue vie, les cartes postales, les cartons d'anniversaire ne sont pas non plus des lettres.

Peut-être aujourd'hui la recevrez-vous.

Les filles vous demandent où vous allez comme cela. Vous dites que vous vous promenez. Vous ajoutez que vous étiez un grand marcheur. Vous avez escaladé quelques-uns des sommets les plus fameux de la région. Vous ressemblez à un rôdeur cernant un impossible espoir. Vous ne faites pas illusion. Vos yeux dirigés sur la porte de l'ascenseur, la clé réchauffée

dans votre main droite, le périmètre de plus en plus restreint où vous persistez à piaffer ne trompent personne.

Parfois, vous aimeriez que votre petite-nièce vous écrive. Pour laisser une trace, une preuve. La demi-heure qu'elle vous accorde quotidiennement (sauf le dimanche et les jours fériés) ne laisse aucun indice d'une affection profonde. Son baiser sur votre joue ne dure pas.

Depuis trois ans, vous espérez que le hasard remplacera cette lettre de Christiane, votre compagne depuis la mort de votre femme. Pendant un mois, vous avez lu et relu la dernière lettre de Christiane, vous l'avez apprise par coeur. Vous l'avez enfouie sous votre oreiller avant de vous endormir, portée sur vous, montrée aux filles. Elle servait de signet pour votre livre de chevet, de sous-main pour vos propres lettres qui venaient en réponse, de support à votre mémoire.

Depuis, Christiane n'a plus jamais écrit. Votre petite-nièce a appris qu'elle était partie à la retraite, quelque part à Nice ou à Toulon. Il avait pourtant été question de remariage mais les sentiments, à vos âges, s'émoussent et refroidissent. Et la lettre a terriblement vieilli. Vous pensiez tellement à Christiane que cela vous a distrait. Vous avez laissé la lettre dans la poche de votre pantalon de velours. Quand il est revenu de la blanchisserie, quand vous l'avez enfilé, quand vous avez mis les mains dans les poches, la lettre de Christiane a fondu entre vos doigts. Quelques jours, vous avez gardé cette bouillie. Puis elle a séché et les filles l'ont jetée dans le vide-ordures avec des peaux de mandarine. Vous aimeriez remplacer cette lettre.

Vous auriez pu retrouver Christiane mais vous craignez de passer pour un sentimental, vous craignez l'ironie de votre petite-nièce. Vous n'êtes plus un enfant. D'ailleurs, convenez-en, vous avez laissé Christiane sans nouvelles pendant plus de quatre mois. Tenez-vous réellement à ces soixante-huit ans grisonnants ? N'importe qui ferait l'affaire de votre coeur. N'importe qu'elle correspondance. N'importe quelle attention.

Aucune femme ici ne vous plaît. Sans doute parce que vous avez le sentiment, comme les étudiants qui fréquentent le même amphithéâtre, les handicapés qui se donnent la main, les compagnons de cellule, que l'amour qui naîtrait ici ne serait que le fruit de la promiscuité. Vous préférez regarder au-dehors, par la fenêtre.

Vous allez à la messe tous les matins à dix heures et demie. L'habitude et une certaine faculté d'observation vous tiennent lieu de montre. Vous savez que la standardiste gave les boîtes aux lettres juste avant la messe. La voilà. Vous lui faites un signe et vous vous détournez. Vous regardez ailleurs. Vous chantonnez pour ne pas entendre. Quand elle plie les sacs vides, vous n'ouvrez pas votre boîte aux lettres. Vous passez devant, vous prenez l'ascenseur pour assister à l'office. Vous allez pouvoir rêver. Vous priez en demandant un signe. Ensuite, vous vous dirigez vers votre boîte aux lettres. Vous ne tricherez pas, ne chercherez pas d'abord à explorer le fond de la boîte en passant la main dans la fente.

Vous orienterez correctement la clé, l'introduirez dans la serrure. Vous rabattrez la petite porte.

Il y aura un remboursement de la Sécurité sociale, votre pension trimestrielle et un bulletin d'abonnement pour *La Croix*. Vous refermerez la boîte et rentrerez dans votre chambre.

Vous êtes protestant. Le prêtre est du même village que vous. De la même école, de la même rue, du même pâté de maisons. Les sentiments, à vos âges, sont muets. Avec l'ami d'enfance, vous êtes comme avec les filles, les serveuses de la cantine, les joueurs de belote. Jamais un mot plus chaud que l'autre.

Tous les deux, vous parlez des survivants du village. Victor qui habite chez son petit-fils, Eliane qui a fait fructifier la propriété de ses parents. Le prêtre aussi est pensionnaire, mais il sort, il se promène, il va jusqu'à la Maison de la Presse. Vous vous cotisez tous les deux pour acheter le journal. Vous l'ouvrez à la page de la rubrique nécrologique. Vous repérez tout de suite les noms qui sonnent bien et que vous connaissiez. Vous avez, sur le bout de la langue, les prénoms des enfants, les noms de jeune fille. Vous vous assurez que vous parlez bien de la même personne. Chaque semaine environ, vous déplorez une mort, une mort à qui vous aviez sauvé la vie, un jour, en barque sur l'étang, une mort qui vous avait embrassé, une autre que vous aviez giflée. Lorsque vous avez accompli, les mains dans le dos, le tour de votre petit cimetière, le prêtre fait des mots croisés. Vous le laissez. Vous regagnez votre chambre en passant devant les boîtes aux lettres. Les pensionnaires vous dégoûtent qui ouvrent leurs casiers comme un cabaretier vide une machine à sous, qui savent exactement quel jeudi viendra leur retraite, quel mardi tombera leur pension d'invalidité. Parfois, ils tiennent de jolies enveloppes à l'écriture enfantine qu'ils vous feront lire tout à l'heure.

Vous êtes le seul à prier pour une lettre.

Vous êtes le seul homme assis sur les fauteuils rouges.

Vous êtes le seul à savoir encore vous agenouiller pour souffrir.

Des femmes prient en pleurant, d'autres remuent les lèvres. Certaines s'endorment.

Vous allumez la télévision pour vous mettre en appétit. On donne, le matin, des recettes de cuisine compliquées mais, apparemment, savoureuses.

XI

Ce matin, vous recevrez successivement votre kinésithérapeute, votre pédicure et votre infirmière. Il n'est pas question de laisser votre corps à l'abandon, aussi vous pliez-vous de bonne grâce à leurs traitements austères et souvent douloureux.

Votre voisine est sortie hier de l'hôpital. Quand elle a regagné sa chambre, à gauche de la vôtre, vous êtes allées l'embrasser en poussant de petits cris comme si vous n'aviez encore jamais vu marcher personne. Elle s'appuyait sur le bras d'une fille en bleu. Elle agrippait aussi une canne monstrueuse, à trois pieds placés en triangle pour conférer à l'ensemble une plus grande stabilité. Vous allez pouvoir, maintenant, suivre ses progrès. Constater que, bientôt, elle marchera seule, troquera la canne tripode contre une canne en forme de T.

Quand vous avez commencé à pratiquer quotidiennement la gymnastique, vous vous essouffiez très vite. Puis, peu à peu, vos mouvements ont pris de l'ampleur et de la régularité. Aujourd'hui, vous ne progressez plus. Vous savez même que le kinésithérapeute, pieusement, oublie de vous astreindre à quelques combinaisons difficiles. Vous ne réussissez plus avec le même succès les exercices qui touchent à la coordination mais votre souplesse reste exemplaire. Pour un peu, si vous ne manquez pas tant de calcium, vous feriez le grand écart, pour vous étonner. Il vous arrive même de pousser votre belle-fille à pratiquer régulièrement des mouvements de gymnastique douce. Elle les exécute à votre insu. Plus tard, elle priera sa vieillesse de prendre modèle sur la vôtre.

Assise face au pédicure, vous êtes totalement passive. Pour être belle, vous souffrez sans bouger. Vous ne jurez que par l'hygiène. Vous traitez les autres de coquettes sales. Vous êtes-vous déjà demandé comment effacer le pli d'un bas quand on n'y voit plus, quand le pli de ce bas se trouve dans le creux d'un genou qui ne se tend plus ?

Vous avez peur. Jamais, jamais, vous n'auriez pensé côtoyer la mort et la laideur. « L'Âge d'or » fait voisiner la férocité et l'indulgence, l'ascétisme et la lubricité. Il peut mêler l'obscénité à l'héroïsme si la bride est lâchée, si les filles bleues ne veillent pas. Tout ce qui est contenu ici,

vous voudriez le fuir parce que vous êtes encore différente de ce qui vous effraie. Un jour, et vous savez presque la date de cette condamnation, vous n'aurez ni la volonté ni l'énergie de renoncer à l'informe.

Ce que vous saisissez parfois dans des nausées, vous le porterez aux chevilles, aux veines des bras, à la pliure des genoux, aux lèvres. Et vous ne saurez pas que vous avez été envahie, malgré votre fureur. Pour l'instant, ces visions tellement cruelles vous éloignent, vous n'en saisissez que certains détails. Rien ne vous apparaîtra en un éclair. La souffrance est trop vaste pour en voir l'arrière-garde. Le troupeau que vous menez avec vos robes éblouissantes de couleur, bientôt, vous piétinera. Vous sentirez, pesamment, qu'il vous a absorbée.

Ce jour-là, bien sûr, le kinésithérapeute aura les tempes grises, le pédicure aura achevé de construire sa maison, l'infirmière aux piqûres stimulant la repousse de vos cheveux et de vos ongles concevra un quatrième enfant. Mais ce n'est pas demain.

Ce jour-là,
Vous prendrez la main courante pour aller jeter une minuscule boule de papier journal dans le vide-ordures,
Vous ramasserez les coquilles d'oeuf sur votre table pour les réduire en poudre, les jeter ensuite sur le sol, pour avoir quelque chose à faire, quelque chose à balayer,
Vous vous lèverez lourdement à la sonnerie du téléphone,
Vous atteindrez le combiné à la treizième secousse,
Vous décrocherez,
Vous n'entendrez rien d'autre que la tonalité,
Vous demanderez que l'on vous apporte votre courrier parce que vous n'êtes plus capable de vous hausser sur la pointe des pieds,
Vous mettrez une journée entière pour tracer votre signature,
Vous ferez durer chacun de vos gestes pour tromper l'ennui.

Ce jour-là et tous ceux qui suivront, le but de votre promenade sera l'étude approfondie du plan d'évacuation de l'immeuble accroché par les pompiers au mur du couloir.

Tout cela n'arrive pas du jour au lendemain.

D'abord la lumière vous fera cligner des yeux, vous la fuirez, vous aurez l'esprit fiévreux, l'impression d'être ivre en respirant. Vous ne chercherez plus rien, ne vous attacherez plus à rien qu'au calendrier magnétique posé sur votre bureau. Vous ne songerez plus qu'à manger, dormir, gagner en hâte les toilettes pour perdre quelques gouttes brûlantes.

Qu'allez-vous faire ce matin ? Vos pieds sont superbes et blancs, vos cheveux s'épaississent encore, vous brassez vos jours à pleines mains.

Vous battez des cartes à jouer. Étude d'une levée de bridge, déductions à partir de l'écart d'un tarot. Vous faites des réussites. Quand vous épuisez le talon, c'est-à-dire quand la réponse à la question posée menta-

lement est positive, alors vos jambes se croisent sous la table. Vous jubilez. Oui, vous ferez sensation à la fête. Quand les cartes se refusent à votre désir, vous décroisez les jambes et vous changez de jeu. Vous prenez celles qui ont des coins dorés. Celles-ci vous réussissent mieux.

Tout à l'heure, juste avant le déjeuner, votre secrétaire particulière viendra s'occuper de vos comptes, règlera les factures, lira votre courrier par-dessus votre épaule. Il y aura une lettre de votre amie parisienne, un mot de vos petits-enfants toulousains, un autre de Mireille qui pense à vous, une carte de Jérôme qui réclame son argent de poche, et puis le programme de la fête.

Vous vous installerez commodément dans l'un de vos fauteuils en cuir. Vous lirez avec attention. Vous apprendrez par coeur les titres des chansons qui seront interprétées par la chorale de « L'Âge d'or ». Votre fils vous dérangera par téléphone. Comment vas-tu ce matin ? Je passerai vers onze heures et demie. Prends bien tes médicaments. Vous raccrochez, agacée. Cela commencera à quinze heures, par un lâcher de ballons.

XII

Tu as souillé la chemise qui t'arrive à mi-cuisse. Tu appelles. Tu appelles. Tu appelles.

Personne ne viendra. Pendant des heures, tu appelleras ta mère.

XIII

Vers onze heures et demie, quand vous sortez de votre chambre, vous croisez, monsieur, d'étranges cortèges. On dirait que les fatigues sont moins épaisses, les consciences plus proches, l'ennui plus abstrait. De curieuses processions défilent devant la boîte de plastique transparent qui abrite le menu du jour. Chacun porte son sac, son balluchon, son porte-monnaie par l'anneau. De petites sacoches en Skaï sont suspendues aux poignets. Elles contiennent une serviette pliée, la clé de la chambre, quelques objets de valeur. Les hommes portent des chapeaux, les femmes ont mis un foulard.

Vous vous approchez pour essayer, le premier, de déchiffrer le menu.

Vous vous penchez. Vous oscillez, tâchez de mieux orienter votre cou pour tenter de supprimer les reflets qui nuisent à votre lecture.

Vous arrivez trop tard. La boîte transparente est couverte de traces de nez. À force de persévérance, vous distinguez les mots salade, poulet, haricots verts, fruits de saison. Un petit groupe s'est formé à votre gauche. On se demande quels sont les fruits de saison. Le groupe se scinde en groupuscules, plus vifs et plus vociférants.

Il y a

ceux qui parient sur le melon,
ceux qui misent sur les pêches,
ceux qui préfèrent les pommes,
ceux qui promettent du raisin,
ceux qui pensent goyave et kiwi,
ceux qui disent qu'un fruit est un fruit,
ceux qui ne disent rien,
ceux qui recollent leur nez contre la vitre plastique.

Vous faites partie de ce dernier groupe, de ceux qui ne se prononcent pas à la légère. Vous tentez de résoudre l'énigme apéritive. Vous procédez par élimination. Hier, il y a eu des abricots au dessert. Vous demandez à votre voisin ce que vous avez mangé avant-hier. Il ne sait plus. Il passe la main sous son chapeau. Vous vous effondrez sur le fauteuil vert

du salon-bibliothèque. Toute cette agitation vous a fatigué. Votre voisin somnole. Vous vous endormez sur le coude. Vos chapeaux se touchent, se gondolent.

Plus loin, plus bas, dans la cuisine chromée, des filles énormes, vêtues de tabliers rouges, font rouler des tonneaux de compote de pommes, des cuves d'ananas en tranches. À l'aide d'un ouvre-boîte immense, palan suspendu au plafond, elles en font sauter les couvercles. Votre jatte est déjà remplie. Vous aurez, monsieur, si le hasard fait bien les choses, trois cuillerées de compote. Les malchanceux verront arriver sur leur table une tranche d'ananas ligneux. Ils soupîreront. Les cuillères se tordent, les doigts dérapent. Ils s'éclaboussent.

Exode continu, incessant. Les portes de l'ascenseur prennent les pans des robes et les ourlets des pantalons. Les filles en bleu, bras chargés d'autres bras, appuient avec le front sur le bouton rouge qui empêche les portes de se refermer. Les fauteuils roulants, pleins d'aspérités, tracent leur chemin en multipliant les coups bas. Les ceintures se pendent dans les rayons et étranglent des tailles.

Les filles ont bandé tous leurs muscles. Elles sifflent ou tapent dans les mains. Elles comptent. Elles recomptent. Il en manque un. Il manque le monsieur du dix-huit.

Personne ne l'a vu ce matin ?

Qui lui a apporté son petit déjeuner ?

On ne se le rappelle pas. Les filles déposent leurs fardeaux.

Qui l'a vu ?

Est-il descendu, ce matin ?

Pourquoi manque-t-il à l'appel ?

Les filles froncent les sourcils.

Qui vient avec moi ?

Qu'est-ce qu'on va trouver ?

Elles se munissent d'un passe-partout. Leurs têtes rentrent dans leurs épaules. La directrice procédera à des interrogatoires, cherchera la responsable, lui fera tout endosser. On la punira. On lui enlèvera sa blouse. On découdra le galon brodé aux armes de « L'Âge d'or ». On niera son ancienneté. On négligera sa feuille de paie.

Qu'est-ce qu'on va trouver ?

Les filles ouvrent la porte du dix-huit, s'avancent. Mais on ne trouve rien. Le lit est fait. La chambre impeccable. Il reste à fouiller le jardin, les étages, le sous-sol, les rues voisines.

Vous pourriez être le monsieur du dix-huit. Mais vous dormez sous votre chapeau. Vous rêvez de fruits et de saveurs. Pendant que vous rêviez, le monsieur du dix-huit, un nouveau sans doute, s'est perdu dans les couloirs. Depuis, il erre. Toutes les portes sont fermées à double tour, tous les couloirs se ressemblent, tous les ascenseurs se ferment trop vite.

C'est dans votre chambre qu'il s'est réfugié, dans votre chambre ouverte, sur votre lit qu'il s'est allongé. Il a préféré attendre sans bouger. Il ne sait pas se servir du téléphone. Il n'a plus de voix. Il a perdu la petite sacoche en Skaï qui contenait la clé de sa chambre et son portefeuille. Il n'a sur lui aucune papier d'identité. Les filles le ramèneront en le tirant par la manche. Tout le long du chemin, il bêlera sa détresse.

Onze heures quarante-cinq. On ne s'est toujours pas entendu sur la nature des fruits. Il est temps de se mettre à table.

Vous époussetez votre chapeau comme si votre sommeil était salissant et vous partez à la recherche de votre table. Vous explorez la cantine. C'est une pièce très vaste et bien éclairée. Un aquarium inhabité en marque l'entrée. Les tables sont carrées et couvertes d'une nappe de papier blanc. Les assiettes sont rustiques. Des casseroles de cuivre astiquées sont clouées au mur.

Vous circulez entre les tables. Vous comptez les rangées. Vous êtes un roi mis en échec. Vous faites un pas à gauche mais un homme s'assied sur la chaise que vous convoitez. Vous faites un pas à droite mais une femme au port de reine vous barre le passage. Vous reculez. Une fille vous appelle et vous montre du doigt une vague direction. Vous vous engagez dans cette direction et vous continuez à tourner en rond. La même fille vous rappelle et vous prend par la main pour vous asseoir à une table que vous ne reconnaissez pas. Il vous semble que, d'habitude, vous n'êtes pas placé aussi près de la fenêtre. La fille hausse les épaules quand vous lui faites part de votre inquiétude. Elle se moque de vous, se tient les hanches pour vous dire que vous avez gardé la même place à la cantine depuis au moins deux ans. Comme vous vous sentez un peu ridicule, vous approchez, pour occuper vos mains, le saladier de votre assiette. La fille vous tape sur les doigts avec le manche d'un couteau. Dit qu'il ne faut pas commencer à manger tant que la sonnerie n'a pas retenti, que vous devriez le savoir, tout de même.

Un quart d'heure encore, vous lorgnez le saladier, vous défendez du regard le morceau de jambon que guigne votre vis-à-vis. Quand la sonnerie retentira, peut-être ne serez-vous pas assez vif. Une fourchette plus rapide que la vôtre se servira bruyamment. Vous hocherez la tête quand le saladier vous reviendra, dépouillé de toutes les belles feuilles blanches, privé de cette olive unique, verte et brillante, dont vous suçotiez d'avance le noyau.

XIV

Vous aimez beaucoup le restaurant. D'abord parce que l'entrée de cette immense pièce, claire, où la lumière résonne sur les ustensiles de cuivre posés en quinconce sur le mur du fond, est bordée par un aquarium rectangulaire, plein d'une eau artificiellement bleue et de poissons orange. Ces poissons mesurent à peine quelques centimètres de long. Il s'agit de poissons des mers chaudes, bien acclimatés, portant sur la nageoire supérieure une marque noire en forme de trident. Chaque jour, en vous rendant au restaurant, vous contemplez ces merveilles de miniatures. Vous plaisantez vos amies qui n'ont plus, pour les petites choses, un regard aussi acéré que le vôtre et passent à côté de l'aquarium, sans curiosité, persuadées qu'il est vide, triste et mort.

Vous aimez cette pièce parce qu'elle rassemble, le temps d'un repas, tout ce qui est encore valide et peut porter la fourchette à sa bouche.

Vous occupez une table au fond de la pièce, une des dix tables réservées aux privilégiés. Elles sont séparées du reste de la pièce, que l'on pourrait nommer cantine, par une haie de fausses plantes, bien épaisse et filtrant remarquablement le brouhaha. Votre table est munie d'un tiroir pour glisser votre serviette dans le rond d'argent gravé à vos prénoms, un paquet de mouchoirs en papier, quelques comprimés prescrits par votre fils et que vous ne devez pas oublier.

Vous avez également l'autorisation d'inviter à déjeuner la personne de votre choix sous réserve d'en faire la demande quarante-huit heures avant, à la réception.

Les neuf autres tables sont occupées par vos amies. Elles arrivent toujours un peu en retard parce qu'elles s'habillent, pour le déjeuner, d'une manière souvent recherchée. Vous savez qu'elles jouent de ce retard pour exhiber leurs vêtements, pour obliger les occupants de la cantine à déplacer lourdement leur chaise, à soulever la canne qui barre le passage. Vous avez un sens trop aigu de la ponctualité pour vous laisser aller à de tels passe-temps. Par contre, vous vous délectez de ce moment qui n'a aucun nom, que vous attendez chaque jour avec un plaisir que vous n'avouez pas. C'est juste avant la sonnerie que les filles distribuent les médicaments.

Les comprimés unis, les gélules bicolores, les assortiments de verres contenant gouttes et sirops, les sachets buvables et le charbon à délayer font de la cantine le lieu autorisé de toutes les hypocondries. Comment ces centaines de cachets, ces litres de panacée trouvent-ils presque infailliblement, au milieu du désordre et de la cohue, la douleur qu'ils doivent combattre ? C'est une histoire que vous ne connaissez pas, toute de dextérité et de dissimulation.

À l'infirmerie s'empilent de grosses boîtes carrées sur lesquelles on a écrit votre nom. Lettres au feutre rouge tracées sur un sparadrap qui commence à se décoller. À huit heures, les filles déchirent les cartons, décachettent les flacons. On extrait les comprimés de leur logement de plastique moulé. Tout cela roule, tout cela tombe, se prend dans les toiles d'araignée, se ramasse, s'époussette, retombe, roule sous la table, se ramène de la pointe du pied, se ramasse à nouveau, s'escamote. On dit que le médecin écrit comme un chat. On se trompe de ligne. On déränge l'ordre des boîtes carrées. On remplit trop vite les gobelets. Quand les sachets sont délayés, quand l'effervescence n'a laissé dans le verre qu'une écume anonyme, comment les reconnaître ? Tant de méprises entraînent quelques incidents. Qu'importe. On évoquera la date de péremption d'un yaourt, on insultera le boucher. Ces petits tracas ne durent pas.

Vous mangez très peu. Dans votre chambre vous attendent les galettes bretonnes. Vous comptez aussi sur le panier de fruits qu'apportera votre belle-fille.

Vous avez donc le temps d'observer ce qui se passe de l'autre côté de la haie.

De l'autre côté, derrière les feuilles synthétiques, on a peur de manquer. On se désespère de ne pas avoir faim. On s'est muni d'un petit sac en plastique pour emporter un peu de son dû. On n'a jamais faim au bon moment. On se salit les mains. On perd son temps à épier pour être sûr de n'être pas épié. On prend des os pour les chats du parc. On ramasse des miettes pour les oiseaux du balcon. Rien ne doit se perdre. On garde même, comme des images que l'on trouve jolies, de petits carrés de beurre sous papier doré qui vont rancir jusqu'à demain.

Vous boirez un café dans votre chambre. En prévision de la fête, vous le ferez un peu plus fort que d'habitude. Il est temps de vous lever. Vous refusez d'un geste la tasse de chicorée que l'on vous tend. Vous glissez votre serviette dans l'anneau. Vos amies vous regardent partir en chuchotant. Les autres, le nez dans l'assiette, font des grimaces désespérées pour se forcer à avoir faim.

XV

Cela fait bien longtemps que tu ne vas plus à la cantine. Tu ne te rappelles pas la pièce immense et claire que l'on a décorée avec ton aquarium. Quand tu t'es mis à ressembler à tes poissons, à devenir une miniature de toi-même, à chercher l'air comme ils cherchent l'eau, on a confisqué ton jouet.

Une fille montre une cuillère à tes lèvres aveugles. Elle desserre un peu tes dents. Tu ne mâches pas. Tu avales de travers. Tu tousses la bouche ouverte. La fille lève les yeux au ciel et remplit à nouveau la cuillère. Elle te fait boire avec une paille pour ne pas avoir à te soulever. Tu bois comme un loup. Tes yeux ne se sont pas ouverts.

XVI

En ce début d'après-midi, vous ne trouvez pas le sommeil. Pour forcer la douceur de la sieste, vous pensez un peu à Christiane, beaucoup à votre petite-nièce, trop à vos arrière-petits-neveux. Jamais à ce qui vous attend.

Sur le pas de la porte, votre voisine penchée, un peu intimidée d'avoir ainsi accès à votre corps couché, vous demande l'heure. Rougie par l'événement qui l'a coiffée et maquillée, elle prend votre réveil, le secoue. Vous laissez aller votre regard sur ses vêtements qui semblent neufs et empesés. Vous plaisantez le réveil dont elle voudrait accélérer la marche. Vous commettez l'erreur de demander si quelqu'un l'attend. Elle pleure sans prévenir. Alors vous prenez la main solitaire et vous la pressez. Votre voisine vous dit que vous avez de la chance. Que vous, vous n'avez pas eu d'enfants, que vous ne les avez pas enterrés un à un. Que rien de tout cela n'a jalonné votre vie. Elle vous laisse. Elle vous félicite en essuyant ses yeux avec le dos de votre main.

Vous prenez votre canne pour vous rendre à la salle de bridge. En marchant, vous saisissez, derrière les portes closes, des voix étrangères qui ne sont plus des voix d'enfant mais qui retournent, lentement, à de graves balbutiements. Au rez-de-chaussée niche un vieux couple, une manière de phénomène que l'on a fini par adopter. La mère et le fils se sont retrouvés là. Ils partagent les deux-pièces que l'on réserve aux couples. Il n'y a plus de différence. Ils portent le même nom et les pensionnaires ont fini par oublier l'invisible génération qui les sépare. Sans commencement, sans fin, sans loi, sans but, ils se donnent le bras et titubent pourtant.

Les filles ont allumé la télévision. Vos partenaires de belote sont accoudés sur le tapis de feutre. Leur bave macule la dame de pique. Vous leur tapez sur l'épaule. L'expression de leurs yeux ne change pas. C'est leur corps qui s'anime bruyamment. Leur visage, lui, garde cette empreinte renfrognée comme une marque d'oreiller perpétuelle. Le sommeil est sur le qui-vive.

Depuis trois ans, personne n'a eu l'idée de former d'autres équipes. Depuis trois ans, vous lancez les mêmes injures au même partenaire. Il ne coupe jamais quand il faut, il ne sait pas prendre la main, il ne compte pas les atouts. Mais c'est un chanceux. Il étale sur le tapis le carré que vous attendiez. Il brandit le cent qui va vous faire gagner. Sur la table, vous empilez des pièces de cinquante centimes, des tours de un franc que vous ébranlerez à la première colère.

Vous battez les cartes. Le sept de trèfle s'échappe à l'insu de tous. Il tombe sur vos genoux. Ce sera une partie pour rien, un impossible dix de derrière et vous grommellerez en prenant à témoin le héros bouclé de la télévision.

En cherchant le sept de trèfle, vos compagnons parlent de la fête. Ils se demandent si vous avez le temps de faire une autre partie. Les avis sont partagés. Comme vous êtes de mauvaise humeur, vous dites que vous arriverez en retard, que vous ne vous déguiserez pas, que vous laisserez cela aux femmes qui n'ont rien d'autre à faire. Vous comptez vos pièces de cinquante centimes. Quelqu'un porte un masque trop petit pour lui. Ces traits écrasés vous effraient. Vous aimeriez tenir la main de votre petite-nièce. Tout à l'heure, vous le jurez, vous boirez comme un homme. Une fille à genoux vous tend le sept de trèfle et vous lui dites (mais vous le dites en patois) comment vous preniez les filles à genoux. Elle vous caresse la tête. Vous jetez les cartes. Le sommeil qui vous fuyait, maintenant vous menace. Vous tombez sous sa coupe sans lui opposer la moindre résistance. Vous êtes bien. Vous franchissez le seuil d'un casino réputé. Les jetons sont de verre, les billets de dentelle. Vous gagnez des femmes que vous empilez comme d'immobiles richesses.

XVII

Vous ouvrez très élégamment l'éventail de vos cartes. C'est votre bague que l'on voit d'abord, puis vos ongles limés. Vous comptez les levées. À voix forte, vous annoncez un grand chelem.

La partie gagnée, vous faites le mort. Dans votre salon de cuir, vos amies ont croisé leurs jambes. La porte est entrebâillée pour ne pas manquer le début de la fête. Il paraît que le lâcher de ballons sera annoncé par une ouverture de Rossini. Vous tendez l'oreille. Vous misez des bonbons verts sur *La pie voleuse*. Vos amies s'étouffent de rire. Voilà trois chocolats pour *Guillaume Tell*. Une dragée pour *Le voyage à Reims*. Mais la musique ne vient pas.

Vous êtes anxieuse. Votre estomac vous fait souffrir. Le trac, certainement. Une amie tousse un peu aujourd'hui. Elle vous fait part de ses soucis, elle vous demande un conseil qu'elle suivra. C'est d'accord. Elle gardera un mouchoir devant la bouche, comme si elle riait aux éclats dans une loge de théâtre, comme si elle avait peur de rougir et de se trahir. Elle vous remercie en vous embrassant distraitement.

Une autre amie ne pourra pas danser à cause de ses vertiges. Si elle tombait. Elle serait ridicule avec sa robe froissée, ses cuisses aperçues, ses talons décollés. Elle dit qu'elle ne viendra pas, que celui lui fait vraiment très peur. Vous haussez les épaules. Vous la flattez doucement. On te prendra pour une femme soûle. Votre amie lève les yeux au ciel comme si vous l'aviez comblée.

Une troisième amie se plaint de maux de tête. Une quatrième invoque cette varice qui se voit même sous les bas noirs. Vous avez la gorge sèche. Vous voudriez les renvoyer toutes. Vous êtes fleurie de la tête aux pieds, mouvante comme une peinture, embaumée, gracieuse. Mais la peur est encore plus touffue, plus peuplée et bien plus enivrante. La peur donne forme à tous les rêves de gloire. Vous oserez. Vous boirez un peu d'alcool même si cela doit vous faire tourner la tête. Vous goûterez à tout, du bout des lèvres.

Votre mari vous regarde avec un sourire d'indulgence et vous lui demandez, à voix basse, de vous donner un peu de force.

Il vous promet les sourires que vous ne trouverez pas ailleurs, les bras ouverts qui se refermeront tout de suite après la fête, les têtes qui

s'inclineront sur votre épaule, les mains qui ne penseront qu'à prendre les vôtres, les élans imprévus d'abandon et de confiance. Il vous suffira d'être là, à la table la plus proche de la scène. Il vous suffira d'être là, à la table la plus proche de la scène. Il vous suffira d'applaudir, de sourire. Vous verrez.

Vous ne pensez plus qu'à la fête. Vous laissez tomber les lettres du scrabble entre deux coussins. Vous n'allez pas à la recherche de ces anagrammes de plastique. Vous respirez l'odeur de votre parfum. L'or de votre chaîne vous cuirasse. Vous plongerez dans l'ivresse.

La porte claque. Vite, vous la rouvrez sur les premières notes de *La pie voleuse*. Vous oubliez les chocolats et la dragée que vous avez gagnés. Vous n'attendez pas vos amies. Sans réfléchir, vous vous lancez. Vous tirez sur vos lèvres pour élargir votre sourire. Vos mains se ferment pour protéger le vernis des ongles.

Là-bas, elles vous appellent. Vous saurez tout à l'heure que votre échiquier est tombé. Que les pièces de jade se sont toutes brisées. C'est la manche de votre chemisier, une manche toute-puissante, qui les a balayées.

XVIII

On a ressorti les habits que tu portais l'année dernière. Les filles mettent dans leurs gestes une ardeur inquiète. Tu ne rechignes pas. Pourtant tu essaies de comprendre. Tu voudrais demander pourquoi on noue une cravate à ton cou si étroit. Tu te contentes de ces doigts qui te chatouillent la poitrine. Tu aimerais rire. Tu accueilles sans difficulté les chaussures douloureuses, le chapeau qui t'aveugle. Quelque chose enfin va t'empêcher de dormir, quelque chose de plus tendre que l'acier de la fourchette, quelque chose de plus doux que les parois de la baignoire. Tout s'écoule, se décompose et se reforme autour de toi. On te rend ton image. Tu apportes aux gestes brusques des filles tes incomparables dons de patience, de ténacité et de lenteur.

En secret, « L'Âge d'or » te déguise en mascotte. On peut compter sur ton extrême discrétion. Tu ne diras pas que l'on t'a déguisé. Tu ne confieras à personne que tu portes une écharpe aux couleurs de l'établissement, que l'on a rempli tes poches de confetti. Tu tairas le bruit du peigne que tu ne connaissais plus et celui du rasoir. Tu seras immuable, assis et ruisselant de fatigue. Au milieu des bravos, on soutiendra tes aisselles et tu danseras, sans le savoir, autour des tables garnies. Tu n'auras pas touché le sol. Tu riras silencieusement.

Il faudrait des siècles pour que tu t'animes. La musique, les rires, tous les sons que tu n'entendais plus ne te réveilleront pas assez tôt. Quand la fête sera finie, quand tout le monde sera couché, tu esquisseras un vrai sourire, tu commenceras à comprendre que tu viens de vivre, que tu as croisé tes poissons qui ne t'ont pas reconnu. Tu auras été libre. Des choses intimes et vagues reviendront à ta mémoire. Tu ne pourras pas les situer mais elles s'enfleront et elles te parleront. Tu reconnaîtras les signes et les mélodies que l'on pianotait sur les nappes. Tu auras vu des enfants et des femmes. Tu auras touché la main des hommes. En tremblant, tu prendras goût à ces nouveautés et tes yeux s'ouvriront. Tu lèveras la tête, tu diras un prénom.

Mais déjà, tu seras dans le noir. Tu te mettras sur le côté, tu chercheras d'où viennent la lumière et les voix. Puis tu retourneras, simplement étonné, vers ton sommeil capital. Tu ne souffriras pas. Tu ne crois

pas aux miracles. Tu rentreras en toi et la chemise blanche qui t'arrive à mi-cuisse jouera avec ton cou comme un noeud de cravate.

XIX

Vous êtes assis sur un banc de pierre. Une fille vous tend un stylo à bille et une carte postale. Vous écrivez une phrase tendre ou drôle, un petit poème si vous en avez justement un en mémoire, un mot gentil pour celui ou celle qui trouvera votre carte. Les ballons s'agitent. Les filles les lesteront avec la carte. Et le tout s'envolera sans que vous puissiez savoir où.

L'année de votre arrivée, un ballon s'est envolé jusqu'en Belgique. Pendant deux mois, il a erré, évitant les becs et les réacteurs, fuyant les villes, les antennes, les tours de verre chaud. C'est un enfant qui l'a trouvé, attaché à un cerisier. Il a lu la carte postale. S'est demandé qui lui tombait du ciel. Qui tenait la plume comme il la tenait. Une écriture novice. Comme il formait drôlement les e, comme il devait trembler. Il y avait un nom et un numéro de téléphone.

C'est ce que racontent les filles. C'est l'évidente fierté de la directrice. L'enfant a composé le numéro de téléphone, a expliqué, a demandé à parler à l'autre enfant, celui qui avait signé la carte postale. La standardiste a sursauté. L'auteur du message aérien était mort quelques semaines plus tôt. Et comme l'enfant espérait un enfant, une blouse bleue a contrefait sa voix et joué la correspondante ingénue et curieuse.

Vous prenez le stylo à bille. Vraiment, vous ne savez pas quoi écrire. Bien sûr, vous aimeriez qu'un enfant vous appelle demain. Un enfant qui ne vivrait pas trop loin. Mais vous doutez de vos chances. Vous dites que c'est du cinéma. Vous n'avez jamais cru à l'histoire de l'enfant décrochant la nacelle prisonnière du cerisier. Un homme dit en riant qu'il a écrit vive la quille. Une femme a recopié les quatre derniers vers d'un poème de Hugo. Un ancien militant communiste transmet ses amitiés à tous les drapeaux rouges. Vous hésitez. Vous écrivez reviens. Vous signez. On ne vous demande rien d'autre. On ne fait pas de commentaire.

Votre ami prêtre a écrit à Dieu et vous vous sentez moins ridicule.

La benjamine des blouses bleues tient une paire de ciseaux. Sa main tremble de bonheur. Elle a seize ans. En souriant pour la photographie, elle plante la pointe des ciseaux dans un ballon. Il éclate. Elle met la

main devant la bouche en pouffant de rire. Demain, tout le monde dira que cette photo est la plus belle, que la petite est ravissante, très naturelle. Tout le monde l'admira saut celui dont la carte n'est jamais partie.

Les autres filles font de grands gestes hilares. Tous les ballons sont libres. Il y a très peu de vent. Pendant au moins dix minutes, vous aurez sous les yeux le terrible spectacle de ces cartes emportées. Des regrets. Je n'aurais pas dû écrire cela. J'ai fait une faute d'orthographe. Et puis les ballons disparaissent. Les courants ascendants les dispersent. Ils passent par-dessus l'immeuble. « L'Âge d'or » est en larmes. Les filles se recoiffent. Un photographe épuise une pellicule sur le dernier ballon, celui qu'on ne verra bientôt plus, celui qu'on ne voit déjà plus. On s'applaudit, on rêve.

Vous n'auriez jamais dû signer. Si Christiane recevait ce mot. Si votre petite-nièce savait. Pendant des jours, vous serez éperdu de remords et d'espoir.

Votre ballon est déjà sur la mer. Il se cogne à un mât. Il éclate sous une hélice. Une mouette l'emporte. Une méduse le digère. On le retrouvera dans l'estomac d'un poisson-scie.

Les pensionnaires malchanceux ramassent les cartes postales qui jonchent le parc. Deux années de suite, dit une femme qui hausse les épaules. Elle gardera en souvenir le message qui lui tenait à cœur, le même que celui de l'an dernier, avec la ficelle transparente et la baudruche crevée.

Vous avez pris le bras de votre ami prêtre. Sa joie vous arrive. Très ému, mais silencieux, il voudrait marcher dans le parc, pour se reprendre. Il vous parlera de l'espoir, de la confiance. Vous froncerez les sourcils. Christiane, en ce moment, est aussi loin de vous que n'importe quel dieu.

Sous le banc de pierre, on ramassera ce soir le monsieur du dix-huit. On tirera de son poing la carte postale vierge et froissée. Il aura manqué la fête. Il aura trop rêvé au ballon échappé sans lui, qu'il n'a pas su entraver. Le ballon blanc ira plus loin, bien plus loin que tous les autres. Mais personne, jamais, ne saura.

Vous ne faites plus partie de la chorale depuis l'année dernière. Une dispute idiote avec le professeur de chant. C'était à propos des paroles. Vous vouliez absolument que les partitions soient imprimées en lettres plus larges. Votre souci était purement esthétique. Vous disiez que ces huit femmes, ces trois hommes encombrés de lunettes dont la monture trahissait le rang social auraient préféré garder un peu de distance avec leur public, avec leur vie de tous les jours. Cela fait plaisir de se montrer sans lunettes, de prouver que l'on peut encore lire sans ces affreux pince-nez. Mais le professeur de chant est un homme acariâtre.

Après en avoir parlé longuement avec votre fils, vous avez renoncé à faire partie de la chorale. Cette année, vous ne figurerez donc pas parmi les chanteurs. Mais vous les connaissez tous. Vous allez les encourager. Vous soufflerez les mots difficiles à déchiffrer et, même, depuis votre table, vous chanterez avec eux.

L'uniforme de la chorale est rouge et gris. Vous appréciez la qualité du repassage, notez cependant quelques faux plis.

À « L'Âge d'or », on ne connaît pas le silence. On marche en traînant les pieds, en heurtant sa canne, on hurle un bonjour, on s'assied en tirant sa chaise. Les choristes attendent. Puis ce sont les toux, les chuchotements rauques, les plaintes.

Le professeur de chant saisit sa baguette. Vous posez votre menton au creux de vos mains pour écouter avec attention. Quelque part, un magnétophone s'est mis en marche. Vous avez entendu le déclic. Vous vous croyez en scène. Vous voudriez ne plus respirer. On entame l'*Ave Maria* de Gounod. C'est un air que tout le monde connaît ici. Le seul disque sacré que possède la maison. Le prêtre catholique en use deux fois par semaine. Vous prenez des poses pour écouter. Rejeter la tête en arrière, balayer une mèche de cheveux, serrer le poing comme si vous pouviez maîtriser les voix et leur donner l'intensité que vous souhaitez. Vous ne le direz à personne. Vous ne direz pas combien ces chants vous ont déçue. Un répertoire plus coquin. Un fiacre allait trotinant, etc. Les filles, accroupies derrière vous par ordre de taille, se bouchent les narines pour

étouffer leur fou rire. Vous les trouvez vraiment grossières avec leurs voix éraillées de fumeuses, leurs gorges lourdes de mots gras, leurs beuglements de folles. Elles ont enfilé des gilets de velours par-dessus leur blouse bleue et ne portent pas de lunettes.

La chorale s'essouffle. Le dernier morceau est chanté en canon. Peut-être n'a-t-on pas assez répété. Le professeur de chant fronce les sourcils. Vous ne pouvez pas souffler. Une voix s'éteint. Vous irez l'embrasser. Vous conviendrez qu'il est très difficile de chanter a capella. Que le décor ne s'y prête pas, qu'aucune voûte régulière ne se heurte aux voix. Dans la salle, on applaudit les chanteurs. On siffle à contretemps.

Votre mari avait raison. Les lèvres qui vous embrassent sont moins légères que d'ordinaire. Les choristes vous prennent les mains. Mais ne regardez pas de trop près ces affections en uniforme. N'attachez pas trop d'importance à l'effrayant mystère d'être aimée un instant. Les mains s'écarteront de vous dès que la joie sera tombée. Maintenant, vivez.

XXI

On te promène entre les tréteaux recouverts de crépon. Ici, une exposition de vannerie. Là, des travaux de couture ont décoré des serviettes et assemblé une brassière. On te montre les jolis objets confectionnés par les pensionnaires. Tu mets les doigts dans les mailles sautées. Tu déroules des écharpes incommensurables. Tu babilles.

Regarde les enfants des écoles. C'est ta glorieuse postérité. Ils viennent, en rangs serrés, pour t'embrasser. Regarde comme ils sont timides, comme ils retiennent leurs baisers, comme ils t'effleurent à peine pour ne pas te casser. Ils te tendent des bonbons et de oeuvres d'art en feutrine. Pour toi, ils ont habillé une bouteille d'eau minérale, décoré une boîte de fromage, peint des masques japonais. Sur tes genoux, tu entasses ta moisson. Tu es un vieux mandarin, les bras croisés sur tes richesses. Les filles, lentement, déplacent ton trône. Elles sortent les confetti de tes poches. Tout le monde se secoue les cheveux.

Tu ris quand on rit. Tu pleures quand on ne t'offre plus rien. Tu hoches la tête aux applaudissements que l'on destine à ta vieillesse. Tu as l'air heureux.

Les filles continuent à te diriger vers le monde. Tu es une mascotte pratique. Tu ne souffres d'aucune domination. Tu n'explores rien en profondeur. Si tu savais les mesquineries. Tu acceptes sans révolte la tyrannie benoîte de tes admirateurs. Une fois pour toutes, ton sourire s'est figé. Tes adorateurs se contentent de ce masque. Puisqu'ils s'y complaisent, ils n'en recherchent pas d'autre. Sage, on te révèle en plein clarté. Tout, l'enthousiasme artificiel des filles, la sérénité de ton coeur, l'indiscutable harmonie de tes gestes si flous, tout invite à te regarder avec bienveillance, sans inquiétude.

Avec envie.

Vos compagnons vous ont rejoint, un verre à la main. Ils parlent beaucoup des danseuses qui viennent de monter sur la scène, dont le regard ne s'embarrasse d'aucune timidité et qui font à tous des signes amicaux.

Les guitares sont peintes d'or sur rouge. Un tambourin se met à vibrer. D'autres instruments sortent des coulisses et vous sont tout à fait étrangers. Le chanteur règle le micro. Il tape du pied.

On vous fait asseoir en demi-cercle devant la scène. Les lumières s'éteignent.

Deux projecteurs roses animent les paillettes des danseuses. Vous allongez les jambes devant vous. C'est un vrai spectacle de jeunes professionnels. Ils se veulent exotiques et malins. Vous trouvez leur musique somptueuse et rare. Un instant, même, vous leur tournez le dos et vous regardez ailleurs pour exprimer, avec le plus de force évocatrice, la joie qu'ils vous apportent. Ils chantent en espagnol ou en portugais. Vous ne connaissez pas ces langues. Les danseuses protègent, secondent, appuient les guitares. Les photographes les saisissent et vous les revendront demain.

Le paysage de forêt déroulé sur la scène, les lampions papillotant vous font cligner des yeux. Vous ne boirez pas l'épais contenu de votre verre. Vous ne vous endormirez pas. Il faut garder, le plus fidèlement possible, pour les jours à venir, l'illumination progressive des pas croisés, la puissance des sauts, les bras nus qui s'élancent. Vous étiez heureux de ne pas avoir de montre. Le temps, pour vous, ne passe pas. Quand une danse se termine, vous soupirez. Mais les danseuses infatigables sont allées chercher les foulards qu'elles ont jetés sur elle.

Comment vous souviendrez-vous ?

Comment reproduirez-vous, demain, après-demain, les replis du tissu, les pois des étoffes, les coiffures qui ne s'apaisent pas ?

Votre mémoire. Il faudra vous rappeler, le plus longtemps possible, les femmes qui défilaient et les confetti sur leur tenue de scène, leur marche qui se répand, les paroles inconnues du chant des hommes.

Comment ferez-vous pour le raconter sans vous en défaire ?

Comment résisterez-vous à l'envie de n'en rien dire ?

Vous posez votre verre à vos pieds. Peu importe si vous le brisez en battant la mesure. Vous étiez fermé, sourd à toutes les voix. Trop longtemps privé, vous voilà fébrile. Vous, que la guerre a couronné, vous qui avez dispersé les membres des hommes sur un champ de bataille, vous qui avez été sinistre et gouailleur, sommaire et parfois lâche, vous arrachez au spectacle ses symboles les plus déchirants.

Dans votre très longue vie, il n'est pas un souvenir qui s'apparente à cette rêverie. Vous avez rôdé, suivi les foules. Vous étiez aveugle et bossu, prudent et orgueilleux. Vous n'avez pas eu le temps de retenir votre souffle. Maintenant, vous étouffez de joie.

Les lumières se rallument. Les lampions sont déchirés. Vous voudriez sortir, fiévreux et pressé, pour vous coucher. Ne plus ouvrir les yeux. Garder l'impression ronde de ces femmes vivantes.

Devant vous, déjà, on se ressaisit. On retrouve les réflexes absurdes des badauds. Applaudir. Critiquer.

Un jour, certainement, vous oublierez cette rencontre. Vous redeviendrez pauvre.

XXIII

Les danseuses sortent en saluant. Les guitaristes s'inclinent. Vous avez vidé votre verre. En avez bu un autre. Et un autre encore dans l'espoir de ne plus souffrir. Vous avez vu le visage pur de votre fils, des lits de mort, des accouchements, des agonies. Et pourtant, vous riez de l'ivresse qui vous amollit, vous rend hésitante. Vous avez l'air distrait, un peu lassé. On le voit bien. Vous rejetez le gilet qui vous drapait comme une statue. Dans les plats, vous plongez des mains avides qui gobent de petites choses salées. Vos cheveux se défont. Mélancolique, attendrie, résignée, il vous semble que vous acceptez le début de votre déchéance aussi simplement que vous le combattiez.

Votre front coule. Nerveuse, vivante, vous dansez. Vous êtes encore fière et fine. Vos talons résonnent. Vous attaquez les valse. Puis vos pas se font pesants. Le rythme échappe, la forme fuit. Toujours lumineuse, toujours entraînante, vous balbutiez. Vous brisez les attaches anciennes. Vous tombez sur une chaise. Vos amies s'inquiètent de l'accident mais vous vous relevez en posant un doigt sur vos lèvres. Vous vous infligez d'autres tyrannies. Vous gesticulez pour vous défendre. Vous êtes possédée. Vous vous sentez bouillante et douce.

C'est fini.

Plus personne ne vous regarde. Vous reprenez votre pose de vieille sculpture dorée. Vous rendormez vos membres. Votre sceptre, vous le ramassez pour tenir des discours grandioses. Les autres dansent encore. Mais la violence et la passion se trouvent dans le camp des filles bleues. Vous n'étiez qu'une bien pâle image de leur désordre. Le vide de leur cœur s'étale avec fracas. Elles parlent sans arrêt. Elles implorent des pitiés qui n'existent pas.

Il y aura bien, dans leurs danses affairées, des arrêts, des sursauts. Honteuses, elles refermeront leurs blouses. Elles resteront seules et sans dignité. Tout à fait vaincue, vous les contemplerez, accroupies, écrasées. Vous resterez au bord de leur naufrage.

La ronde tourne. Elles voudraient vous entraîner mais vous déclinez leur bassesse et la vulgarité de leur esprit.

Vous allez regagner le refuge de votre intransigeance. Dure, juste et sans passion, vous réintègrerez votre impitoyable rigueur. Jamais vous ne vous pardonnerez d'avoir voulu mimer ces extravagances. À coups de discipline, vous oublierez la résurrection à laquelle vous aviez osé penser. Vous accepterez votre échec. Vous mettrez sur le compte de l'ivresse tout ce qui vous a égarée. Puis vous vous rachèterez en nettoyant vos vêtements tachés de graisse et de viande. Vous retrouverez votre désert où les désirs ne s'éveillent pas. Vous appellerez la coiffeuse.

Un instant, vous quittez la salle pour changer de vêtements. Vous lavez aussi votre visage. Que vous est-il arrivé ? A quelle folie alliez-vous succomber ?

Vous reviendrez au moment où la fête touchera à sa fin. Les filles seront couchées par terre et vous irez de l'une à l'autre pour les gronder en souriant.

XXIV

On a étendu ton empire à toutes les pulsations. Assis à côté du tourne-disque, tu as vu des mains pressées le remettre en marche dès qu'il s'arrêtait.

Tu as mal aux yeux. Tu as trop regardé le disque. Ta tête tourne aussi. Tu as cru voir un cirque de lumière rose, une arène où l'on égorgeait des femmes, des nappes de sang chaud bues et recrachées. Tu as vu des danseurs et des musiciens mais leur âme n'est pas entrée en toi. Avec frénésie, tu regardais le disque tourner. Tu t'es laissé submerger par le sillon. Tu ne vois plus rien d'autre qu'un oeil noir et un mystérieux maelström. Cent fois, tu as fait le même geste que le bras du tourne-disque. Inlassablement tu as imité sa marche rigide. Et tu as creusé le même sillon.

Rassure-toi. Il y avait quelqu'un de plus misérable que toi, qui ne participait pas aux jeux. C'était la fille chargée de te garder, esclave que tu outrageais en rejetant la nourriture sur son gilet de velours.

XXV

Ce sont des filles toutes fraîches qui vous ont déshabillé. La relève arrivait à vingt-deux heures. La relève a bu les fonds de verre et s'est mise au travail. C'est tout à fait comme s'il ne s'était rien passé. Vous, dans vos vêtements quotidiens, avec cette joie invisible que vous essayez de garder. Elles, exaspérantes de questions que vous estimez indiscrètes.

Non, je n'ai pas envie de parler.

Je ne raconterai pas.

Non, je ne veux pas.

N'insistez pas.

Alors elles vous demandent ce qui vous rend si triste. Réduit à votre silence volontaire, vous enfiler seul votre pyjama.

Qu'elles s'en aillent. Si elles continuent à parler, vous allez perdre pour toujours la voix de la danseuse rose qui passait entre les rangs et vous adressait des baisers muets.

Si elles vous touchent encore, vous oublierez la poignée de main attendrie du chanteur et le froid contact du verre que vous aviez abandonné pour vous livrer plus complètement.

Laissez donc ce réveil.

Non, je vais bien.

Vous pouvez fermer la porte.

Vous ne dormez pas. Vous appellerez l'infirmière de nuit pour qu'elle vous donne un peu de sirop hypnotique. Vous l'écoutez dire que vous avez sans doute trop mangé. Vous sucerez une pastille de plâtre blanc pour guérir les maux qui guettent les fêtards. Vous serez maladroit dans votre comédie.

Restez, direz-vous. Restez.

L'infirmière ouvrira, toutes les heures, la porte de votre chambre. Toutes les heures, elle se penchera sur vous. Et vous ferez l'effort de vous réveiller pour ne rien perdre de ce regard-là.

XXVI

Vous avez exigé une douche à dix heures du soir. Vous paierez, madame, le prix de cette purification. Mais vous vous sentez mieux. Votre chemise de nuit, votre robe de chambre sont propres et neuves. Dans la glace, vous regardez vos yeux. Ils ne portent plus la moindre trace d'ivresse. Vous êtes prête à oublier.

Quand les filles vous demandent de raconter la fête, vous donnez des détails insignifiants sur les costumes.

Restez, dites-vous aux filles. Restez, je ne suis pas fatiguée.

Mais les filles ne resteront pas. Elles allumeront la télévision. De tous vos yeux vous regarderez. Vous donnerez de l'intérêt à ce qui n'en a pas. De l'importance à ce qui est futile.

Demain, vous changerez de vêtements. Vos amies commenteront les photographies qu'elles ont achetées pour vous.

Vous et les ballons.

Vous dansant.

Vous, un verre à la main.

Demain, vous mettrez la robe bleue avec une ceinture de soie. Vous sortirez de votre Bible des bijoux somptueux. Vous recevrez le baiser de votre fils comme vous l'avez toujours reçu. En reculant la tête.

XXVII

Tu es heureux d'avoir retrouvé la chemise qui t'arrive à mi-cuisse. Tu n'espérais rien. Tu as donc obtenu plus que tu n'espérais.

Tu auras été un jouet sans passion. Sans faire le moindre effort, tu seras célèbre. C'est ta photographie que les journaux choisiront pour illustrer leur article sur « L'Âge d'or ». C'est ta mécanique que le hasard a su rendre expressive qui fera parler d'elle.

Sous la photographie figureront des légendes d'enthousiasme et de bonheur. Tu seras un vieil archange avec tes mâchoires contractées. Tu seras un très ancien dieu nu. On dira ton amour pour la vie. On dira que si tu souffres c'est de ne pouvoir tout embrasser. On croira avoir vu ton âme. Tu rendras espoir et confiance parce qu'on te dira bâti pour résister à l'assaut des siècles.

Tu apparaîtras à ton point culminant, ignorant la pesanteur de la chute. On fouillera ton coeur, on creusera ton corps, on vendra le secret de ta longévité à ceux qui souffrent de vivre si peu. On dira enfin, pour conclure, que tu as accédé au bonheur définitif et trouvé le repos.

Demain, quand les filles viendront fumer des cigarettes lourdes, elles te confieront le journal. Tu ne reconnaîtras pas ce visage noir et gris souriant aux enfants pincés. Tu froisseras la feuille, tu en feras voler de tous petits éclats. Tu riras de déchirer avec les ongles ce papier qui bruisse. Puis tu t'endormiras comme un chiot espiègle, sans rien comprendre au désespoir des filles devant le journal en lambeaux.

XXVIII

Vous êtes un homme. Demain, on vendra sous le manteau les photographies des danseuses, vous achèterez les plus belles. Puis vous attendrez le courrier. Vous prierez sur les fauteuils rouges. Christiane ne vous écrira pas. Vous jouerez à la belote et vous coucherez fièrement sur le tapis de feutre un carré de dames fanées.

XIV

Vous êtes une femme. Demain, vous irez voir le professeur de chant et vous reprendrez votre place à la chorale. Vous tricotez de jolies choses pour l'année prochaine. Vous vous initiez à la vannerie. Vous avez un an pour écrire un autre poème que vous confierez aux ballons.

XXX

Tu n'es ni un homme ni une femme. Tu es une chemise blanche qui ne recouvre rien.
